

Acte I

Schuppanzig s'apprête à jouer la première variation du *Quatuor de L'Empereur*, de façon stridente et sans finesse. Holz dirige de l'archet, son alto sous un bras ; il lève la main pour diriger, Schuppanzigh commence. Dix mesures plus tard...

Beet. Attendez ! Permettez. (Il met en marche son métronome : tic tic tic ... Holz marque les temps et Schuppanzigh recommence à jouer, toujours avec stridence et sans finesse)

Holz Parfait, parfait.

Beet Mais non, c'est nul. Où est l'élégance ? Où est la beauté ?

Schu C'est ce qui est écrit, c'est ce que je joue.

Beet Et ça ? Et ça ? Vous laissez tomber cette nuance-là. A la façon dont vous jouez, on dirait un hymne national. Quelques vers de mirliton en plus et nous allons nous retrouver au garde-à-vous, à bêler les louanges d'un idiot. Ou pire encore...

Holz Mais Haydn l'a bien écrit pour l'Empereur.

Beet Il l'a écrit parce qu'il le voulait bien.

Holz Oui, pour l'Empereur.

Beet Non, pour de l'argent.

Schu Et vous parlez de beauté ?

Beet Je n'aurais pas à le faire si vous étiez capable de jouer. (Il fredonne la mélodie, mettant en valeur son élégance et sa subtilité). Là, vous voyez ? Toute l'humanité réside dans ces passages. Sinon c'est plein de morgue. A vous maintenant. (Schuppanzigh fait un nouvel essai, beaucoup plus subtil, en jouant cette fois-ci les nuances de la fin dont parlait Beethoven, mais avec quelques fautes). Vous voyez. Si vous aviez un peu de technique ce serait parfait. Partez répéter pendant dix ans et il se pourrait même que je vous laisse jouer une de mes œuvres.

Holz Pour qui vous prenez-vous, Beethoven ?

Beet Monsieur, les oiseaux viendraient nicher dans vos cheveux s'ils n'avaient pas peur d'y suffoquer. (Il tape sur la perruque de Holz dont se dégagent d'immenses nuages de poussière. Il sort.)

Weiss (Entre, un alto et une bouteille de bière dans les mains, et manifestement ivre) Désolé pour mon retard. Quelqu'un peut-il me passer une corde grave ? J'ai cassé la mienne.

- Emp (Entre, un alto à la main) Messieurs...
- Mett (Entre) Sire ! Sire !
- Emp Qu'y a-t-il, Metternich ? Je suis occupé.
- Mett Une affaire d'Etat.
- Emp Des problèmes en Pologne ? Une sédition en Slovaquie ? Ou quoi d'autre ?
- Mett Ce sont les Français, Sire. Il y a trois jours ils ont fait marche vers les Alpes italiennes avec vingt bataillons de la Grande Armée sous la conduite personnelle de Napoléon.
- Emp Mais ils sont encore en France ?
- Mett Oui, Sire.
- Emp Alors je ne vois pas en quoi cela nous concerne.
- Mett Et si Napoléon passait les Alpes ?
- Emp Passait les Alpes, Metternich ? Ne soyez pas idiot, vous le prenez pour Hannibal. Partez maintenant.
- Mett Mais, le col du Grand Saint Bernard...
- Emp Metternich !
- Mett Bien, Sire. (Il sort.)
- Emp J'espère que vous avez répété autant que moi. Au moins dix minutes par jour, et parfois plus quand l'Impératrice me laissait faire. Cette femme n'a aucun goût. (Ils s'installent pour jouer la 1ère variation du *Quatuor de l'Empereur*. Weiss tombe de son siège. Ils commencent, jouant à la fois faux et à contretemps. Weiss ne joue pas du tout) Arrêtez ! Il y a quelque chose qui ne va pas. Monsieur Weiss, vous jouez trop fort.
- Schu Sire, Monsieur Weiss ne joue pas du tout.
- Emp Eh, bien, quand il ne joue pas, assurez-vous que ce ne soit pas trop fort. (Ils reprennent)
- Mess (Entre en courant) Sire, Sire, Napoléon a passé les Alpes et attaqué les forces de von Melas à Marengo.
- Emp Quoi ? Metternich, Metternich !
- Mett (Entre) Votre Majesté ?

- Emp Napoléon a passé les Alpes et attaqué les forces de von Melas à Marengo. Où est-ce que c'est ?
- Mett Au nord de l'Italie, Sire.
- Emp Passé les Alpes, Metternich ! Pourquoi ne pas m'avoir prévenu ? Si Hannibal a pu le faire, pourquoi pas Napoléon ?
- Mett Votre Majesté est très perspicace.
- Emp Il nous faut un plan.
- Mett Oui, Sire.
- Emp Alors, où est-il ?
- Mett La haute stratégie est du ressort de l'Empereur.
- Emp Eh bien, où est-il donc ? Oui, bon ! (Parlant au messager) Retourne voir von Melas et dis-lui qu'il doit absolument gagner.
- Mess Von Melas, craignant la supériorité numérique des Français, a décidé d'attaquer au petit matin le centre français commandé par Victor, lequel a subi de lourdes pertes et s'est vu contraint à la retraite dans la mi-journée.
- Emp Bravo !
- Mess Cependant, le centre français n'était qu'un leurre. Les flancs, commandés par Napoléon et par Desaix, avaient déjà traversé le Po et la Scrivia, encerclant ainsi von Melas, qu'ils attaquèrent dans l'après-midi avec des forces très supérieures. Les Autrichiens ont subi de lourdes pertes et ont fait retraite dans le désordre sur Alexandrie, où von Melas attend les instructions de l'Empereur.
- Emp Nous allons nous replier sur Gênes et nous regrouper. Je retire un enseignement important de cette affaire. Nous sommes en guerre, et dans une guerre, ce qui compte, c'est gagner. Voici donc mon plan : nous allons gagner.
- Mett C'est un plan prometteur, Sire, mais il faudrait l'étoffer par quelques détails de stratégie...
- Emp Nous gagnons, nous gagnons, jusqu'à ce que finalement nous ayons gagné. (Montrant sa tête du doigt) Tout est là-dedans, et tout y reste. Si je le mettais par écrit, un espion français pourrait s'en emparer.
- Mett Quelle prudence, Sire !
- Emp Venez, Metternich, il nous faut lever une armée. Enrôler de force les ivrognes, écraser d'impôts les multitudes souffrantes.

- Mett Je prépare un petit couplet patriotique pour les journaux. (L'Empereur sort avec Metternich)
- Weiss C'est à ne pas y croire, encore le chaos en Europe, juste quand on pensait pouvoir se piquer le nez impunément ! On ne me verra plus dans une taverne pour les six mois à venir, je risquerais de me retrouver sur un champ de bataille étanger, un mousquet à la main, et un soldat français en train de me viser le ventre avec le sien,.
- Schu Ma grand-mère est née près de Marengo. Pour une Italienne, plus autrichienne, tu meurs. La voilà française maintenant, ou du moins ses restes, si vous voyez ce que je veux dire.
- Mess De toutes façons, tout sera fini à Noël. (Ils sortent, chacun de son côté. L'éclairage se porte sur le fond de la scène où traînent différentes pièces mécaniques et des bouts d'instruments de musique pour suggérer l'atelier de Maelzel. Beethoven et Maelzel entrent)
- Mael Je suis mécanicien, Beethoven, pas musicien. Si je suis incompetent dans ma partie, le carosse de l'Empereur perd ses roues et ça se voit. (Ils s'arrêtent et regardent le métronome qui bat toujours la mesure) Que pensez-vous de ma toute dernière invention ? Est-ce qu'ils ont joué en mesure ?
- Beet Rien ne peut faire jouer ces types en mesure. Mais j'en vois le potentiel.
- Mael Je vous cède un tiers des bénéfices si vous y associez votre nom : "Le métronome de Maelzel, recommandé par Ludwig van Beethoven, le compositeur qui fait fureur". Pensez à tous ces salons, pensez à toutes ces jeunes filles si assidues à étudier chez elles. Cette petite merveille sera leur compagnon mécanique idéal, à tout moment. (Il arrête le métronome)
- Beet Même avec lui, elle ne seront pas en mesure.
- Mael On est trop bien élevé en société pour remarquer de telles choses.
- Beet Moi je le remarque dans l'orchestre.
- Mael Mais pas la plupart des gens. Et s'ils le remarquent, ils s'en fichent. C'est sans conséquence, ça ne blesse personne. La société poursuit son chemin, que l'orchestre soit bon ou mauvais. C'est pourquoi Weiss sera sans doute premier violon.
- Beet Qui vous l'a dit ?
- Mael Personne, Mais je parie que oui.
- Beet Pourquoi ?
- Mael Parce que son jeu ne fait pas d'ombre à l'Empereur ; ou je me trompe ? Voilà comment on avance.
- Beet Qu'est-ce que vous construisez là ?

- Mael Ce n'est qu'une ébauche, mais je pense que, si cela marche, vous serez intéressé.
- Beet Pas tant que par un nouveau piano.
- Mael Vous n'avez pas d'argent.
- Beet J'ai besoin d'octaves supplémentaires, Je n'arrive pas à composer...
- Mael Il sera encore plus cher.
- Beet Je vous composerai une sonate.
- Mael Combien ça vaut?
- Beet Trente ducats.
- Mael Et un quatuor ?
- Beet Cinquante.
- Mael Un concerto ?
- Beet Soixante-dix.
- Mael Ce n'est toujours pas assez. Et pour une symphonie ?
- Beet On peut discuter sur la base de cent ducats.
- Mael D'accord. Une symphonie, avec sa dédicace, et vous ne me devrez pas un florin. (Frau Maelzel entre)
- Frau C'est la guerre, c'est la guerre ! Napoléon a passé les Alpes et battu von Melas à Marengo. Regarde.
(Elle montre un journal à son mari)
- Mael Les affaires s'arrangent, ma douce. Nouveaux canons à fabriquer, nouvelles commissions...
- Frau C'est tout ce que tu trouves à dire ! Les Français défileront dans Vienne d'ici à quinze jours et tu penses à l'argent. Qu'arrivera-t-il aux enfants ?
- Mael Nous n'en avons pas.
- Frau Oh ! Quelle cruauté ! Tu sais que j'en ai toujours voulu, ils seraient d'un grand réconfort dans un moment comme celui-ci.

- Mael Ma chérie, mon cœur, lumière de mes jours, si tu n'as rien d'utile à dire, file à la maison et fais-nous de la choucroute. (Elle sort, en pleurs) Les femmes, Beethoven, il faut savoir comment s'y prendre avec elles.
- Emp (Entre avec Metternich) Monsieur van Beethoven, Monsieur Maelzel.
- Mael (Avec un salut obséquieux) Votre Majesté
- Emp Je viens de croiser votre femme. Quels seins magnifiques ! J'espère que vous en faites un bon usage. Voyons, où en étais-je ?
- Mett La guerre, Sire.
- Emp Ah, oui ! Nous sommes en guerre avec Napoléon, donc, ce qu'il nous faut, c'est des armes, donc, mettez-vous à en fabriquer. Engagez la main-d'œuvre dont vous aurez besoin et ne vous en faites pas pour l'argent, je signerai un décret impérial. Ah, et vous, Beethoven, composez quelque chose de patriotique. Quelque chose qui fasse chanter tout le monde.
- Beet Oui, Votre Majesté.
- Emp Bien, vous pourrez en discuter tous les détails avec le comte de Metternich. Poursuivez. (Il sort. Maelzel se remet à travailler sur son engin)
- Mett J'espère que vous comprenez, Monsieur Maelzel, il me faudra des comptes tenus très scrupuleusement, jusqu'au dernier mousquet.
- Mael Naturellement, Votre Excellence.
- Mett Et si je hume le moindre parfum de malversation, ce sera le champ de bataille, tout droit.
- Mael Qui me remplacerait ? (Maelzel continue à travailler à son engin, tapant sur des clous, ou faisant tout autre chose d'aussi bruyant. Un étrange bruit blanc se fait de plus en plus fort)
- Beet Et mon piano ?
- Mett Votre piano devra attendre, Monsieur van Beethoven.
- Mael Non, je commencerai par lui, j'ai déjà accepté la commande.
- Mett Monsieur Maelzel, vous ferez comme j'ai dit.
- Mael Oui, dès que l'argent sera là. Guerre ou pas, l'argent vient d'abord.
- Mett Que fabriquez-vous en ce moment ?

- Mael C'est un secret.
- Beet Arrêtez ! (Maelzel continue à clouer le cadre de bois, le bruit blanc s'intensifie. Beethoven se tient la tête et s'effondre sur le sol) Arrêtez ! (Maelzel arrête de taper)
- Mett Arrêter quoi ? Levez-vous, voyons.
- Beet Ce bruit.
- Mael Quel bruit ?
- Beet J'entends...
- Mael Est-ce que ça va ?
- Beet Oui, ce n'est qu'une migraine, si Dieu le veut.
- Mael Il s'agit bien de Lui ! Vous êtes surmené.
- Mett Ainsi, Monsieur Maelzel, vous ne croyez pas en Dieu ?
- Mael Et alors ?
- Mett C'est votre affaire. Mais j'espère que vous croyez en quelque chose de divin. Sinon, que Dieu vous aide !
- Mael Pourquoi ?
- Mett Parce que cela rend fou. (L'éclairage revient sur l'avant-scène. Marie-Louise traverse la scène et se dirige vers le piano de Beethoven, encore non éclairé, côté cour à l'avant-scène) Princesse. Le bruit court que l'on vous a vue, tard le soir et sans escorte, dans des lieux dangereusement artistes, en particulier *Le Cygne* et *Le Bœuf*.
- M - L Comte, je ne suis passée devant *Le Bœuf* qu'une seule fois dans ma vie, et je ne sais même pas où se trouve *Le Cygne*.
- Mett Où étiez-vous la nuit dernière ?
- M - L Dans ma chambre, au Hofburg, seule, encore, à étudier, comme toujours.
- Mett N'oubliez pas, ma jeune dame, que rien ne se passe à Vienne dont je ne sois informé. (Metternich sort. Marie-Louise va vers le piano, maintenant éclairé, et tape dessus)
- M - L Pfff ! Où est le vin ?
- Beet Il n'y en a pas.

- M - L (Elle rit) Le jour où vous n'aurez pas de vin, Metternich s'adonnera à la charité.
- Beet Prenez garde. Cet homme a des espions partout.
- M - L (Fouille sous le piano et y trouve une bouteille de vin) Ha, ha ! (Boit une gorgée au goulot et tend la bouteille à Beethoven qui fait de même)
- Beet Je bois trop, déjà.
- M - L Allez-y !
- Beet Vous allez me créer des ennuis.
- M - L Jouons. (Elle joue les premières mesures de la *Bagatelle Op. 33 n°1* puis ils jouent à quatre mains ; Beethoven prend la suite. Marie-Louise envoie balader ses chaussures et se met à danser tout autour de la scène en fredonnant la musique et revient vers le piano pour jouer à quatre mains pendant les trilles; Ensuite elle dénoue ses cheveux) Vous êtes le seul à qui je puisse parler. Ils sont tous tellement compassés !
- Beet Ne parlez pas, dansez seulement. (Elle continue à danser et à chanter, dialoguant occasionnellement avec Beethoven lorsque le morceau nécessite un duo. Elle tourbillonne en hurlant de joie et se retrouve nez-à-nez avec Metternich , près de la rampe, dans la pénombre)
- Mett La nuit dernière vous étiez au *Cygne*. (S'adressant à Beethoven) Et je vous ai prévenu, il ne s'agit pas d'une quelconque fille de bourgeois, c'est la fille de l'Empereur.
- Beet Elle a le droit de danser.
- Mett Elle est autorisée à danser avec son maître à danser. Avec vous elle n'est autorisée qu'à étudier le piano. Aucune autre forme de communication n'est permise entre vous. (Marie-Louise sort. L'éclairage se porte sur l'Empereur qui fait de l'escrime devant un miroir. Metternich se dirige vers lui)
- Emp Tiens, Napoléon Bonaparte, prends ça, et puis ça !
- Mett Sire, en tant que Premier Ministre, je me suis interrogé sur le développement de la situation. Malgré la puissance des forces autrichiennes, l'ampleur des ambitions napoléoniennes démontre à l'évidence que...
- Emp Et puis ça, et ça, et ça.
- Mett que la poursuite de la guerre se révélera impossible sans une alliance avec une au moins de ces trois puissances : la Prusse, la Russie ou l'Angleterre.

Emp Jamais ! Toi, l'intrigant corse, profite de tes victoires tant qu'elles durent, car elles ne dureront pas longtemps ! On ne peut pas compter sur les Russes, les Prussiens sont nos rivaux, quant aux Anglais, tout ce qui les intéresse, c'est leurs colonies. L'Europe ne les intéresse pas et ne les intéressera jamais.

Mett Mais tous ont maille à partir avec la France, Votre Majesté.

Emp Nous nous en sortirons seuls, Metternich. En garde !

Mett Il y a aussi l'équilibre des finances. Il nous faudra emprunter pour payer cette guerre. Et économiser pour rembourser nos emprunts. Il faut imposer de sévères restrictions aux dépenses de la Cour.

Emp Non, non, et non ! Pour emprunter il faut paraître riche, et pour paraître riche nous devons dépenser à profusion. Où est passé votre esprit logique, mon ami ?

Mess (Entre) Sire, Sire.

Emp Et la bataille ? Quelles nouvelles de Hohenlinden ? Napoléon est-il en déroute ?

Mess Pas tout à fait, Votre Majesté.

Emp Mais nous avons gagné ?

Mess Pas tout à fait , Votre Majesté.

Emp Mais j'ai expressément ordonné...

Mess Dans le feu de la bataille, Sire...

Emp Oui ?

Mess Nous avons perdu.

Emp Lourdemment ?

Mess 30.000 fantassins tués, 2.000 canons saisis. La route de Vienne est maintenant ouverte et sans défense.

Emp Ainsi donc, Napoléon se figure que l'Empereur d'Autriche c'est du gâteau ! Il se figure que nous allons nous laisser faire sans réagir ! Il a raison. Metternich, demandez la paix.

Mett Bien, Sire.

Emp Quel en sera le prix ?

Mett Le Duché de Parme et la rive gauche du Rhin, j'imagine.

- Emp Nous ne pouvons pas lui céder tout cela.
- Mett Napoléon s'en est déjà emparé. Nous n'avons pas le choix.
- Emp Bonne idée. Berçons-le d'un faux sentiment de sécurité. Nous perdons, nous perdons..
- Mett Et puis ?
- Emp Nous nous mettons à gagner.
- Mett Comment ?
- Emp Je viens de vous le dire. Entrez en pourparlers avec les Prussiens, mais discrètement. Puis discutez avec le Tsar, sans lui dire que vous parlez aux Prussiens. Enfin, contactez les Anglais. Dites-leur que nous ferons la guerre à condition qu'ils nous avancent l'argent. Mais n'oubliez pas l'équilibre du budget, Metternich. La frugalité va s'imposer. (Il sort)
- Tall (Debout dans un coin de la scène, éclairé) Monsieur le comte, en ma qualité d'ambassadeur de France, je vous prie instamment de négocier. Si vous tardez davantage Napoléon marchera directement sur Vienne.
- Mett Tiens, tiens, Charles Maurice de Talleyrand-Périgord. En personne. Aux dernières nouvelles vous vous prépariez à la prêtrise. Qu'est-il arrivé ?
- Tall La Révolution. Je me suis retrouvé portant la soutane violette d'une religion proscrite, et promis à l'échafaud. J'ai donc changé de camp.
- Mett Sans arrières pensées ,
- Tall Napoléon ne les tolérerait pas.
- Mett Quelle probabilité de voir la France évacuer les territoires autrichiens si nous offrons la rive gauche du Rhin ?
- Tall Nous voudrions aussi la cession de quelques territoires italiens.
- Mett Peut-être Naples ?
- Tall Non, Parme. Elle est beaucoup plus prospère.
- Mett J'ai entendu dire que Napoléon préférerait Naples.
- Tall Par qui ?
- Mett Sa soeur, dont je suis l'amant.

- Tall Laquelle ?
- Mett Caroline, que l'on dit si belle...
- Tall Moi, c'est Elise.
- Mett Je vous la laisse.
- Tall Je fermais les yeux. Mais elle en veut, et elle est plus proche de Napoléon.
- Mett Vous avez appris beaucoup de choses ?
- Tall Non. Mais tout ce qu'elle sait, c'est moi qui le lui ai appris.
- Mett Je persiste à dire Naples. Quand j'en ai eu fini avec elle, les renseignements jaillissaient de Caroline comme un véritable orgasme.
- Tall Très bien, ayez un entretien personnel avec Napoléon quand il occupera votre capitale. Je lui dirai que vous...
- Mett Etes-vous garant de son retrait, si nous cédonc ce que vous réclamez ?
- Tall Vous avez ma parole.
- Mett Devant Dieu ?
- Tall J'ai renoncé à Dieu en même temps qu'à la prêtrise. De plus, Napoléon désire que l'armée autrichienne se retire définitivement de l'autre côté du Mincio après la reddition de toutes les forteresses situées au sud et à l'ouest de ce fleuve.
- Mett Vous parlez comme si vous étiez les maîtres de toute l'Italie.
- Tall Nous le serons bientôt, et l'Empereur des Français sera Roi des Italiens par dessus le marché. Sans parler de sa suzeraineté sur l'Allemagne. (Talleyrand sort. La lumière se concentre sur Beethoven, assis de nouveau à son piano. Il compose et joue quelque chose qui rappelle le début de la *Sonate pour piano op.106*, sans lui être identique. Cela n'est guère prometteur, il rejoue plusieurs fois l'introduction. Metternich s'approche et frappe agressivement sur le piano)
- Mett Beethoven, Beethoven, (Perdu dans ses pensées, Beethoven continue) Beethoven ! (Metternich ferme brutalement le couvercle du piano sur les doigts de Beethoven)
- Beet Pourquoi faites-vous cela ?
- Mett Avez-vous composé quelque chose de patriotique ?

- Beet Je n'en ai pas eu le temps.
- Mett Vous avez l'air de croire que vous ne composez que pour vous-même. C'est l'Empereur qui vous entretient, ne l'oubliez pas. Je vous surveille, en particulier quand vous donnez vos leçons à sa fille.
- Emp (Entre avec son violon) Ah, Metternich ! Où en sont nos alliances ?
- Mett Les Anglais veulent bien nous fournir les subsides nécessaires, sous réserve d'un pacte avec la Russie, afin de former contre Napoléon une alliance qui s'étendra d'ouest en est.
- Emp Et les Prussiens?
- Mett Pour le moment les Prussiens préfèrent la paix, ce qui signifie qu'ils estiment pouvoir se défendre seuls contre Napoléon en cas de besoin.
- Emp Donc, ce sera Grande Bretagne et Russie. Avec une armée coalisée prête à combattre sous un bon commandement, la victoire peut encore nous revenir.
- Mess (Entre) Sire, Sire ! Napoléon a traversé le Rhin, et après un grand mouvement circulaire à travers l'Allemagne, il a finalement assiégé le général Mack dans Ulm. Sans recourir à une seule grande bataille, il a fait 64.000 prisonniers autrichiens au prix de seulement 2.000 pertes de son côté.
- Emp Nous perdons, nous perdons. Notre plan marche, Metternich ! Napoléon a remporté sa dernière victoire. Les choses vont se passer autrement quand nous agirons de conserve avec les Russes.
- Mett Bien sûr, Votre Majesté.
- Mess Si seulement vous aviez vu Napoléon de près ! Quel homme, un élu du destin.
- Emp Oui, oui. (Marie-Louise entre) Ah, ma chérie...
- Mess Pour lui, avancer, combattre et poursuivre ne sont qu'une seule et même impitoyable action, à couper le souffle. J'ai entendu un colonel dire qu'il faudrait un siècle à notre armée pour rivaliser avec la sienne.
- Mett Tais-toi et file. Tu penses comme un traître. (Le messenger sort)
- M - L Il pense juste. L'Europe est dans le chaos à cause de rois et d'empereurs débilés. Napoléon est le seul qui soit un peu intelligent. Papa. (Elle embrasse l'Empereur)
- Emp Tu fais une exception pour moi ?
- M - L D'après vous ?
- Emp Où est-ce que tu vas encore ?

- M - L A ma leçon de danse. A moins, bien sûr, que le comte de Metternich n'y voie des objections...
- Mett Princesse, chaque chose à sa place.
- Emp Alors, va-t-en. (Il l'embrasse) Et maintenant, où est l'orchestre ?
- Mett Je vais les chercher, Sire. (Metternich sort. Beethoven commence à jouer un morceau qui rappelle encore plus l'*Op. 106*. L'Empereur se dirige vers le piano et tape dessus)
- Emp Monsieur van Beethoven. (Il tape de nouveau) Monsieur van Beethoven. (Beethoven continue à jouer. L'Empereur joue une des touche du piano pour le déconcentrer) C'est moi, votre Empereur.
- Beet (Avec irritation) Qu'est-ce que vous voulez ? (Poliment) Votre Majesté.
- Emp Tirer un bon coup, à vrai dire, mais c'est une parenthèse. Je me demandais si vous aviez déjà composé quelque chose de patriotique ?
- Beet Il me faudrait une victoire, Votre Majesté.
- Emp Une victoire ? Oh, oui, bien sûr, une victoire.
- Beet Peut-être même deux.
- Emp Du calme.
- Beet Je ne peux pas composer un morceau patriotique quand nous perdons sans arrêt, cela me coupe l'inspiration.
- Emp Perdre, jusqu'à présent, fait partie de mon maître-plan, Beethoven. Les victoires vont venir, n'ayez crainte.
- Beet (Se remet à jouer, toujours sur le thème de l'*Op. 106*) Eh bien, tant qu'elles n'arrivent pas, vous devrez vous en tenir à Haydn.
- Emp Haydn ? Ah, oui, Haydn ! *Le Quatuor de l'Empereur* ! Qu'il a écrit pour moi.
- Beet C'est cela, oui. (Schuppanzigh, Holz et Weiss entrent)
- Emp Ah ! Messieurs. (Beethoven joue toujours)
- Holz Que jouons-nous aujourd'hui, Sire ?
- Emp Haydn, le *Quatuor de l'Empereur*. Oh, j'ai acheté à Monsieur Maelzel un de ces machins. (Il sort un métronome)

- Schu Comme il vous plaira. (Ils se placent et commencent à jouer)
- Weiss Attendez ! Ma corde grave est cassée. (Ils s'arrêtent. Le métronome continue son tic, tic)
- Emp Tic, tic, tic. Allons, ce n'est pas une raison pour s'arrêter. (Ils recommencent et jouent environ dix mesures. Le messenger entre)
- Mess Sire, Sire, j'apporte des nouvelles du front.
- Emp Ah, Napoléon est enfin en déroute ! L'armée coalisée austro-russe l'a sans doute fait détalier vers la France ! L'Empereur d'Autriche et le Tsar de Russie, une alliance solide comme le roc ! Qui dit mieux ?
- Mess Tout à fait, Votre Majesté, mais...
- Emp Mais quoi donc ? Accouche ! Combien avons-nous fait de prisonniers ? Quelles réparations pouvons-nous exiger ?
- Mess Austerlitz étend ses champs sur dix kilomètres du nord au sud. Entre le Zurlan et les hauteurs du Pratzen, le Goldbach arrose une vallée de presque deux kilomètres. A l'est se dresse une colline appelée le Santon, coiffée d'une petite chapelle. Ses pentes dénudées facilitent la manœuvre.
- Emp Et...
- Mess Et Napoléon a surpris notre commandant, le général Koutousov, en prenant l'initiative en milieu de matinée, grâce à la superbe mobilité de ses corps d'armée, dont chacun est une armée en réduction capable de combattre des forces bien supérieures pendant vingt-quatre heures au moins.
- Emp Viens-en au fait.
- Mess Au fait ?
- Emp Oui, abrège.
- Mess Nous avons perdu. De plus les Russes se sont débandés et se retirent en désordre à travers la Pologne. Il fallait voir ça, Votre Majesté. Napoléon est impressionnant, Austerlitz est son chef-d'œuvre. J'ai entendu un de nos généraux dire...
- Emp Oui, oui, j'ai déjà entendu tout cela. Metternich ! Je n'aurais jamais dû me fier au Tsar. Quant à ce bouffon de Koutousov...Il serait bien plus avantageux de nous forger une alliance avec les Prussiens. Metternich !
- Mett (Entre) Oui, Votre Majesté.

- Emp Napoléon a mis l'armée coalisée en déroute à Austerlitz. Où est-ce ?
- Mett En Moravie, Sire.
- Emp Que faut-il faire ?
- Mett Désirez-vous que les Français campent en permanence dans Vienne ?
- Emp Evidemment, non.
- Mett Alors nous devons faire des concessions territoriales. Pour ouvrir les négociations, je suggérerais de joindre Venise aux possessions françaises en Italie.
- Emp Non, non, et non. Venise devait être offerte à Marie-Louise pour son anniversaire.
- Mett Dans ce cas, je préconise l'abandon du Piémont.
- Emp Jamais, c'est de là que viennent les meilleures truffes.
- Mett Il me semble aussi que nous devons perdre également l'Istrie, la Croatie et la Dalmatie...
- Emp Sérieusement, mon ami, comment pourrais-je vivre sans truffes ?
- Mett puis donner Le Varalberg et les autres enclaves alpines à la Bavière, cet allié à la botte de Napoléon, et éventuellement céder le Tyrol.
- Emp C'est toujours non ! Cela fait certainement un tiers de mon empire ! L'Istrie fournit de très bons vins, le Tyrol est la villégiature favorite de l'Impératrice.
- Mett Mais, Votre Majesté, cela fait certainement partie de votre plan consistant à perdre, et perdre...
- Emp Certes, mais quand allons-nous gagner ?
- Mett Quand ? Votre Majesté le sait.
- Emp Oui, je le sais. Je vérifiais simplement si vous le saviez.
- Mett Je le sais, bien sûr. Nous gagnerons quand nous gagnerons.
- Emp Exactement, mais ne le dites à personne.
- Mett Je suis une tombe. Vous tablez, si je peux me permettre, sur la seule chose que Napoléon ne pourra jamais pressentir : votre certitude, outrecuidante, parfaitement arrogante et parfaitement infondée, d'avoir toujours raison.

- Emp Cela vient de l'éducation, Metternich. J'en ai, Napoléon n'en a pas. (Il sort)
- Mett (A l'orchestre) Quant à vous, messieurs, je présume que vous saisissez la gravité de la situation.
- Holz Je suis né à Venise, comment serait-elle française ? Tout cela est totalement illogique.
- Mett C'est la logique de la force, qui, comme la logique de la finance, a ses propres lois, inflexibles.
- Schu Qu'est-ce que la finance vient faire là-dedans ?
- Mett En raison des graves conséquences de la guerre sur notre budget, je me vois contraint à réduire d'un tiers les subsides accordés à l'orchestre.
- Weiss Comment ?
- Mett Vous avez entendu l'Empereur. Nous allons perdre un tiers de nos territoires, et en conséquence, un tiers de nos rentrées en impôts.
- Schu Mais l'orchestre ne peut pas survivre avec si peu.
- Mett Nous sommes en guerre Schuppanzigh, et nous ne pouvons pas dépenser plus que nous n'avons perçu.
- Schu Je ne peux pas dépenser ce qu'on ne m'a pas payé.
- Mett Nous devons réduire nos dépenses ou augmenter notre production.
- Holz Et vous, que produisez-vous ?
- Mett Bien des choses. En particulier les édits et les lois auxquels vous êtes soumis.
- Schu Et aussi des guerres.
- Mett Napoléon produit des guerres. Moi, je cherche à les contenir.
- Holz Eh bien, ce n'est pas une réussite !
- Mett Je finirai par produire la paix.
- Schu De quelle façon ? Avec des sornettes telles que perdre et perdre et perdre jusqu'à la victoire ?
- Mett Ce n'est que de la tactique. L'esprit de l'Empereur est complexe.
- Schu Lui ! Complexe ?
- Holz Vous n'avez aucune âme. La musique est...

- Weiss l'élixir de l'esprit, plus pur que n'importe quel alcool ne le sera jamais.
- Mett Commencez par boire moins.
- Weiss Et pourquoi ?
- Mett Parce qu'à partir d'aujourd'hui vous serez moins payé.
- Holz Je ne vois toujours pas ce que vous produisez.
- Mett Je produis de l'ordre là où autrement il n'y aurait que chaos. Et on ne peut pas en dire autant de l'orchestre ! Les orchestres ne produisent que de la musique, et la musique ne fait pas gagner les guerres. Maintenant, filez. (Les musiciens sortent)
- Holz (Tout en sortant) Et tu sais, toi, gagner les guerres ?
- Mess (Entre) Sire, Sire !
- Mett Sa Majesté est occupée ailleurs. Quelles nouvelles ?
- Mess Monsieur le Comte, ce sont les Prussiens. Quelle déroute ! Napoléon frappe comme la foudre. D'abord il a envahi la Saxe à partir du Bamberg, puis il a fait basculer le front des opérations vers l'ouest pour écraser les Prussiens à Iéna et Auerstedt. Ensuite il a déchaîné une poursuite dévastatrice jusqu'à la côte baltique que les Français ont atteinte en moins de trois semaines, en faisant 150.000 prisonniers au passage. L'armée prussienne est en pièces. Les Russes aussi ont fait la paix avec Napoléon après la sanglante bataille de Friedland
- Mett A quelles conditions ?
- Mess La Russie aura les mains libres à l'est de la Vistule, la France à l'ouest.
- Mett La nouvelle est grave. Avec une Autriche et une Prusse affaiblies, Napoléon a le champ libre en Europe jusqu'à la Pologne. Qu'en est-il des Anglais en Espagne ?
- Mess Les troupes de Wellesley ont débarqué mais aucun véritable engagement n'a encore eu lieu. Pendant ce temps, les Français ont devancé la résistance une fois de plus, en occupant Lisbonne. Napoléon est maître de l'Europe de l'Atlantique au Danube.
- Mett Sous la loi de cet homme tout repos est impossible. Tout ce qu'il sait faire c'est s'affirmer par la bataille. Nous ne pouvons pas gagner sans alliances et pourtant, d'une certaine façon, il nous faut poursuivre seuls. Voici venu le temps des mesures désespérées...(Metternich et le messager sortent. Beethoven recommence à composer à son piano, qui est maintenant un peu désaccordé)
- Mael (Entre, un sac d'argent à la main. Il va vers le piano et y dépose le sac) Voilà.

- Beet Maelzel. C'est pour quoi faire ?
- Mael Cent ducats. Votre pourcentage sur le premier mois de vente du métronome. Même l'Empereur en a acheté un.
- Beet Et mon piano ?
- Mael Laissez tomber votre piano. J'ai une meilleure idée. Venez.
- Beet Où allons-nous ?
- Mael (Ils vont vers le fond de la scène, de nouveau éclairé, représentant l'atelier de Maelzel) Voir ma toute dernière invention, et si vous avez aimé le métronome, vous allez adorer ceci. Je vous en aurais parlé plus tôt si j'avais été sûr qu'il marche correctement. Maintenant que j'en suis sûr, l'honneur vous revient d'en constater les infinies possibilités. (Il se tient au centre de la scène, au fond, devant un grand objet indéterminé que recouvre un large drap blanc) Je vous présente (il tire le drap, révélant une machine de forme pyramidale dont dépassent des bouts d'instruments divers : violes, trombones, trompettes, etc. Le haut étant plus large que le bas, son équilibre semble par nature instable. Dans sa partie inférieure il y a une manivelle) le seul et unique "Panharmonicon" du monde. "Pan", bien sûr, signifie plusieurs et "harmonicon", harmonies. La machine aux multiples harmonies.
- Beet Peut-on savoir ce qu'elle fait, exactement ?
- Mael Elle joue m'importe quelle mélodie composée à son usage, en imitant les sons d'un orchestre traditionnel.
- Beet Vous voulez dire qu'elle ne joue pas juste, pas en mesure, qu'elle rote, qu'elle vous répond ?
- Mael Pas du tout. Justement, comme il est mécanique, le Panharmonicon ne pense pas par lui-même, ce qui veut dire qu'il ne fait pas de fautes non plus.
- Beet J'ai du mal à le croire.
- Mael Moi aussi, j'en avais, avant de le fabriquer ! Imaginez les possibilités, chaque courtisan, chaque bourgeois, chaque habitant va en vouloir un.
- Beet Et ma musique sera jouée sans fautes, ni discussions, ni rancœurs, ni acrimonie ?
- Mael Tout juste. Ecoutez. (Il tourne la manivelle et le Panharmonicon commence à jouer le *Quatuor de l'Empereur*)
- Beet Ne jouez pas ça. J'en ai jusque là de ce morceau.
- Mael Celui-ci alors ? (Il remplace un rouleau comme sur un piano mécanique. Le Panharmonicon joue...)

- Beet La *Symphonie Jupiter* de Mozart. C'est supportable, respectable même.
- Mael Avez-vous entendu la moindre faute ?
- Beet J'avoue que non. Peut-être que cela manque un peu de passion, mais...
- Mael Voilà qui va vous convaincre, je vous le garantis ! (Il change l'air de nouveau. Le Panharmonicon joue...)
- Beet Ma propre *Troisième symphonie* ! C'est impressionnant, même le tempo est respecté. Personne n'y arrive jamais !
- Mael Vous voudrez bien composer quelque chose pour elle ? Un morceau populaire et patriotique. Nous ferons comme pour le métronome, vous aurez un tiers des profits à chaque fois que la machine jouera une de vos compositions. Ce qu'il nous faut trouver maintenant, c'est où, quand, et comment, l'inaugurer en public, ma petite merveille
- Frau (Entre) Qui est ta petite merveille ?
- Mael C'est toi, ma douce, c'est toi. (Beethoven commence à entendre un bruit blanc et se tient la tête)
- Frau Tu aurais dû être rentré depuis des heures. J'ai donné ton repas à la chienne, et c'est de ta faute. (Elle sort)
- Mael Dès que je serai riche, je m'en débarrasserai d'elle en priorité.
- Beet De votre femme ou de la chienne ? (Le bruit blanc s'amplifie dans sa tête)
- Mael Marché conclu ?
- Beet (Se tenant toujours la tête) Comment ?
- Mael J'ai dit : marché conclu ?
- Beet (Le bruit cesse brutalement) Je démarre quoi ?
- Mael Marché conclu ?
- Beet Ah, d'accord. (Ils se serrent la main et sortent)
- Emp (Entre) Metternich, Metternich ! Les paysans, la révolte.
- Mett (Entre de l'autre côté) Je le sais bien, Sire, les paysans m'ont toujours révolté.
- Emp Mais non ! Au Tyrol, il y a une rébellion contre les Français.

- Mett Je sais. Contre les impôts, contre la conscription, et même contre la fermeture des couvents.
- Emp Le peuple est avec nous ! Nous devons agir sur le champ ! Comment ça, vous savez ?
- Mett Je n'en avais pas parlé parce que, avant d'agir, il faut voir comment cela va tourner. Pour le moment la révolte ne concerne que trois aubergistes et un peu de populace.
- Emp C'est le moment de nous mettre à leur tête, Metternich ! D'ailleurs, pour commencer, je n'aurais jamais dû vous permettre de céder le Tyrol aux Français. Je veux le reprendre.
- Mett Si nous agissons maintenant, pour perdre à nouveau, vous aurez encore davantage de concessions à faire.
- Emp Balivernes. Je sens la victoire dans mes tripes, et j'ai envoyé mes instructions à l'archiduc Charles pour qu'il attaque Napoléon dès que possible.
- Mett (Proteste) Votre Majesté !
- Mess (Entre) Sire ! L'Archiduc Charles est entré en action contre les Français à Eggmühl
- Emp Eggmühl. Où c'est ça ?
- Mett Sur le Danube, Sire.
- Emp Et comment se passe le combat ?
- Mess Napoléon a immédiatement donné l'assaut par le centre, divisant nos armées d'Allemagne et d'Italie, mais l'Archiduc a fait retraite sur la rive gauche avec 150.000 hommes valides, en brûlant les ponts derrière lui. Puis nos forces ont attaqué l'infanterie française, qui s'est retirée sur l'île de Lobau après avoir subi de lourdes pertes.
- Emp Bravo, bravo !
- Mess Néanmoins, Napoléon a bientôt fait rétablir les ponts entre l'île et Aspern, et a fait donner victorieusement de son artillerie contre l'Archiduc, qui fut défait à Wagram.
- Emp Wagram ?
- Mett C'est près d'Essling, Sire.
- Emp Je le sais, Metternich. Je suis l'Empereur ! Eh, bien, c'est ainsi. D'abord il était évident que la rébellion n'avait pas l'ampleur nécessaire pour être décisive. Mais n'ayez crainte, toute nos actions vont encourager Napoléon à se sentir trop confiant. Comment allez-vous négocier la paix ?

- Mett En cédant Cracovie au Duché de Varsovie, et Salzbourg à la Bavière. Sur l'Adriatique nous devons renoncer à Carniola ainsi qu'à nos ports de Trieste et de Fiume. Cependant, il devrait être possible de garantir nos frontières au sud du col du Brenner.
- Emp Eh bien, ne restez pas planté là, mettez-vous au travail ! Pendant ce temps je mets en action la phase finale de notre plan.
- Mett Votre Majesté a-t-elle conçu une nouvelle stratégie ?
- Emp Evidemment. Perdre, perdre, perdre, et finalement gagner. C'est le plus sûr moyen de le berner. (Metternich feint de pleurer) Qu'avez-vous ?
- Mett Oh, Sire ! Quelle sagacité ! Quelle élégance dans les difficultés ! Où en serait l'Autriche sans vous ? Me permettez-vous peut-être d'ajouter mon petit grain de sel à votre génie ? Tandis que nous perdons, perdons, perdons, jusqu'à la victoire finale, pourquoi, néanmoins, ne pas conclure une alliance, juste pour berner Napoléon un peu plus. Scellons cette alliance en donnant la princesse Marie-Louise en mariage à Napoléon lui-même. Ce qu'il poursuit par la guerre, nous l'obtiendrons par le mariage.
- Emp L'Empereur des Français, épouser ma fille ! Ce parvenu, ce méditerranéen à moitié européen ! Cet homme est un usurpateur, Metternich ! Les Habsbourg remontent à Charlemagne en droite ligne. Napoléon est sorti il y a vingt ans de quelque cabane de berger du maquis corse. Jamais !
- Mett Très bien, La Princesse se fera sans doute enlever par Monsieur van Beethoven comme mes meilleurs informateurs me le laissent entendre depuis longtemps.
- Emp Le compositeur de la cour, épouser ma fille ! Ce parvenu débraillé, à moitié batave ! Cet homme est un usurpateur, Metternich ! Les Habsbourg remontent à Charlemagne en droite ligne. Beethoven est sorti il y a vingt ans de quelque cabane de paysan des bords du Zuyderzee. A ce prix, j'aimerais mieux qu'elle épouse l'Empereur des Français !
- Mett Je pense exactement comme vous, Sire. Mais voyons, vous ne voulez pas dire ...Napoléon.
- Emp En personne. Les deux hommes les plus puissants d'Europe unis par des liens dynastiques. Pourquoi n'y avoir pas pensé plus tôt ?
- Mett Je ne peux vraiment pas...
- Emp Vous voyez, nous le tenons finalement, notre plan final. Perdre, perdre, perdre, puis demander la paix et marier ma fille. Et là, nous gagnons !
- Mett Infailliblement, Sire. Je vais de ce pas convoquer l'ambassadeur de France.
- Emp Très bien. J'espère seulement que vous savez ce que vous faites. Jusqu'à présent, pour battre Napoléon, vous avez signé la perte de presque la moitié de mes possessions, et maintenant on y ajoute la main de ma fille. C'est beaucoup de sacrifices.

- Matt Sire, Napoléon est un parvenu, si vous lui faites épouser votre fille, il trouvera inconcevable que vous puissiez lui déclarer la guerre. (Ils sortent)
- Mess (Entre, une proclamation à la main) Victoire, victoire ! Les Anglais ont battu Napoléon en Espagne ! Wellesley vainqueur à Salamanque, et à La Corogne, et à Vitoria ! Enfin des victoires ! Les Français font retraite vers les Pyrénées. (Il regarde autour de lui) C'est incroyable, j'ai enfin de bonnes nouvelles et personne pour les entendre ! (Il s'apprête à sortir)
- Beet (Entre) Attendez ! Montrez-moi ça.
- Mess En voici une copie.
- Beet (La prend et la lit. Une autre copie tombe sur le sol) J'ai une inspiration. (Il sort avec le messager)
- Tall (Entre avec Metternich et l'Empereur. Il ramasse la proclamation tombée par terre, la lit avant de la chiffonner) L'Empereur Napoléon m'a demandé de vous dire personnellement combien il est enchanté de cet heureux événement : l'union par les liens du mariage de la plus ancienne avec la plus récente des grandes familles d'Europe. Mais il souhaite aussi que j'insiste sur le devoir qui incombe à l'Autriche d'apporter son entier soutien à l'établissement de l'Empire français, le seul Empire de la vérité et de la justice.
- Emp (En aparté) Le seul Empire de quoi ?
- Mett (En aparté) Inutile d'objecter, Votre Majesté. Je doute que Talleyrand y croie lui-même. Cet homme sait mentir couramment en cinq langues.
- Tall Dans l'esprit de son mariage avec Marie-Louise, Napoléon exige le soutien de l'Autriche pour l'annexion des Pays Bas, de Hambourg, Brême et Oldenbourg.
- Emp Comment ? Encore de nouvelles conquêtes ! N'y a-t-il aucune limite à l'ambition de mon futur gendre ?
- Mett Nous consentons à ces conditions, Monsieur l'Ambassadeur.
- Emp Comment ? A toutes ?
- Mett (Marie-Louise entre) Ah, Princesse, permettez-moi de vous présenter L'Ambassadeur Talleyrand, avec qui vous vous rendrez en France.
- M - L Monsieur, les documents du mariage sont-ils prêts ?
- Tall Ils le sont, Votre Altesse.
- M - L Ainsi donc, mon destin est scellé.

- Emp (La prend dans ses bras) Marie-Louise, tu t'inquiètes sans raisons. Napoléon t'aimera, comme tout homme sensé doit le faire.
- M - L Et Joséphine, alors ?
- Tall Ce mariage a été annulé.
- M - L Vous voulez dire qu'elle était stérile ?
- Mett (En aparté) Princesse, non seulement votre mariage sauvera l'Autriche, mais il me fera aussi gagner du temps. C'est tout l'équilibre de l'Europe qui est en jeu.
- M - L Je voudrais qu'une chose soit claire : je n'accepte ce mariage que parce que...
- Beet (Entre avec des fleurs dans les bras) Je prie Votre Altesse de rester. Comment pouvez-vous (Il regarde Metternich) la livrer à un pareil tyran ?
- Tall Qui est cet homme ?
- Beet Princesse, épousez-moi et je composerai les plus suaves et célestes mélodies.
- Emp Bonté divine ! Vous aviez raison, Metternich. Le compositeur de la Cour a vraiment des vues sur ma fille.
- Mett Beethoven, vous visez bien au-dessus de votre rang.
- Beet Mon rang ? Il vaut celui de n'importe qui.
- Emp Vous pourriez peut-être composer quelque chose pour la cérémonie.
- Beet De mon mariage ?
- Emp Mais non, celui de l'Empereur Napoléon avec la princesse Marie-Louise.
- Tall A supposer, bien sûr, que Napoléon soit d'accord.
- M - L De quoi parlons-nous ici ? D'alliance ou d'asservissement ?
- Mess (Entre) Le carrosse de Monsieur l'Ambassadeur est prêt.
- Emp Eh bien, ma fille, va vers ton destin.
- M - L Que faisons-nous de Beethoven ?
- Mett C'est juste, qu'en faisons-nous ?

- Beet (Recommence à entendre le bruit blanc) Dites-moi quelque chose !
- M - L C'est impossible.
- Beet (A Marie-Louise. Le bruit blanc est devenu plus fort) Je vous en prie. Prenez les fleurs. (Il se tient la tête)
- Emp (Au Messenger) Veillez à ce que Monsieur van Beethoven soit escorté jusque chez lui. Je crois qu'il ne va pas bien. (Le bruit blanc s'amplifie et devient assourdissant)
- M - L Et qu'il se nourrisse. Il n'a probablement rien pris depuis des jours.
- Mess Oui, Votre Altesse.
- Tall Princesse, permettez-moi de vous accompagner. (Ils sortent, suivis de l'Empereur et de Metternich. Le bruit blanc termine son crescendo et Beethoven s'écroule sur le sol, toujours en se tenant la tête. Silence soudain)
- Mess Voilà-t-il pas que le compositeur de la Cour est amoureux de la princesse ! Qui ne l'est pas, d'ailleurs ? Mais lui demander sa main en présence de l'Empereur et du Premier Ministre, je trouve que ça fait preuve d'un certain courage !
- Beet Comment ? (Le Messenger sort en soutenant Beethoven)
- Emp (Entre avec Metternich) Eh bien, Metternich, nous voici maintenant alliés à Napoléon et enfin du côté des vainqueurs. C'est ce que j'appelle de la stratégie.
- Mett Mais, Sire, Napoléon a commencé à perdre.
- Emp Perdre ? Napoléon ? Sa réussite est la loi la plus immuable de notre époque.
- Mett Plus maintenant. En Espagne il a été mis en déroute par Wellesley...
- Emp Mais il occupe toujours Moscou ! Le Tsar est à sa merci ! De la France à la Russie son ascendant demeure.
- Mett Il se peut qu'il occupe Moscou, mais il n'a pas les fournitures nécessaires pour tenir pendant un hiver russe. De plus, le Tsar s'est tout simplement replié sur son autre capitale, Saint Petersburg.
- Emp Deux capitales, comme c'est astucieux ! Mais tout de même, je trouve que c'est de la triche. C'est comme si on se faisait décapiter et qu'une deuxième tête repoussait.
- Mett La scène diplomatique a beaucoup changé, Sire. Tout d'abord nous avons combattu Napoléon et perdu la guerre, ensuite nous avons décidé de nous allier à lui, pour nous retrouver finalement perdants.

Emp Le destin frappe à la porte, Metternich ! Nous avons suffisamment perdu et re-perdu. Le temps est venu de gagner.

Mett De quelle façon, Sire ?

Emp En changeant de bord. Allions-nous à la Grande Bretagne, amadouons le Tsar, traitons avec les Prussiens. Ce qu'il nous faut c'est une grande coalition de toutes les nations contre Napoléon, et, étant son adversaire le plus implacable, c'est moi qui la dirigerai !

Mett Votre Majesté, il est plus facile de parler de coalitions que de les créer.

Emp Pourquoi ?

Mett Premièrement il faut tenir compte de la distance que prennent les Anglais, une distance qui indique leur manque d'intérêt pour une telle entreprise. Les Anglais préféreraient gagner seuls plutôt que gagner en compagnie des autres. De plus ils sont obsédés par la maîtrise des mers et non par celle des terres, ces deux points sont parfaitement illustrés par la bataille de Trafalgar.

D'autre part, il nous faut tenir compte du caractère de l'aristocrate russe chez qui l'inconstance propre à l'esprit slave confine à l'instabilité mentale. C'est pourquoi le Tsar paraît libéral un jour et tyrannique le lendemain, comment serait-il possible de se faire une idée sur ses véritables positions ?

Quant aux Français, nos adversaires, eh bien, tout ce qu'ils soutiennent, ils le font avec passion, mais ils soutiennent des choses différentes tous les jours, c'est pourquoi l'opinion des autres nations à leur égard change tout aussi souvent. Les Français disent "révolution" quand ils veulent asservir les autres, et ils ne semblent invoquer la justice que lorsqu'ils ont peur de perdre.

Les Prussiens, par ailleurs, ne sont pas dénués de talents, mais ils n'en ont aucun pour se réjouir. Ils préfèrent être des Prussiens moroses et adorent passer leur temps à se demander quels problèmes vont surgir.

Ainsi donc, les Russes et les Français changent constamment de camp, mais ne sont jamais du même côté en même temps. Les Russes n'aiment pas les Prussiens en raison de leur talent à découvrir des problèmes, alors que eux, les Russes, ont bien plus de problèmes que tout le monde et passent presque tout leur temps à essayer de les contourner. Pendant ce temps, les Français n'aiment pas les Prussiens parce que, même en changeant toujours de camp, ils se retrouvent toujours contre eux, et de fait, c'est peut-être la seule chose qui ne change jamais pour eux. Les Prussiens, eux, n'aiment pas les Français parce que lorsqu'il pensent au prochain problème qui les attend, invariablement les Français en font partie. Pour finir, les Anglais en ont par dessus la tête de tout ce cirque, c'est pourquoi on n'a jamais vu un Ministre des Affaires étrangères de Grande Bretagne mettre le pied sur le Continent, et qu'on ne le verra jamais. J'en mets ma tête à couper.

Emp Et les Autrichiens ?

Mett Les Autrichiens ne rêvent que de bière et de saucisses. De là l'étendue de mon pouvoir.

Emp Néanmoins, il nous fait une grande coalition pour parvenir à nos fins.

- Mett Quelles sont ces fins ?
- Emp La paix, mon ami ! La paix et la tranquillité ! Quoi d'autre ? Alors, mettez-vous au travail. La seule victoire qui compte c'est la finale, et elle est à notre portée ! (Ils sortent)
- Beet (Entre seul et parle tout haut) Qui voudrait être un compositeur sourd ? Enseveli sous la triste réputation d'y arriver malgré une cruelle infirmité ? J'ai lu l'histoire d'un chanteur du 14^e siècle, un madrigaliste, dont tout le monde louait la parfaite authenticité d'intonation, alors qu'il était sourd comme un pot. C'est une réussite, c'est admirable, cela fait preuve d'une grande persévérance, mais c'est un triomphe monstrueux, un vrai numéro de cirque qui convient mal à un homme sérieux. Et pourtant, moi, Ludwig van Beethoven, je deviens sourd peu à peu. Et ce n'est pas une surdité dont on parle dans les livres d'histoire écrits par des gens pour qui entendre va de soi. Ma surdité est une maladie intermittente et violente, où des hurlements de mégère emplissent tout l'espace de mon crâne de leur cacophonie infernale, telle que Dante ne pourrait ni la décrire ni l'imaginer. Et à chaque rémission, j'entends un peu moins bien. J'ai décidé de garder mon infirmité secrète, d'être impoli, excentrique, de me conduire comme un rustre, de faire tout ce qui pourra servir à dissimuler les progrès de ma maladie. Tout, plutôt que la pitié. (Il sort. L'Empereur entre, il fait de l'escrime devant un miroir)
- Emp Vous avez perdu, nous avons gagné. Où est l'Empereur Napoléon maintenant, hein ? (Metternich entre)
Comment s'achève la campagne de Russie ? Est-ce la déroute complète pour l'armée française ?
- Mett Complète, Sire.
- Emp Vous voyez, Metternich. J'ai été le seul à prévoir le déroulement des événements. Mais j'ai le cœur serré de voir votre front soucieux., Vous ne pouvez pas vous réjouir ?
- Mett Non, Sire.
- Emp Mais nous avons gagné, mon ami. C'est enfin la paix ! L'heure est aux réjouissances.
- Mett Votre Majesté. A des moments tels que celui-ci, il y a une augmentation, et non une diminution des machinations de la diplomatie. Connaissant la rapidité d'esprit de nos alliés, j'ai travaillé en votre nom. Bref, je sais d'où vient le vent. ((L'Empereur mouille son doigt et le lève pour mesurer le vent inexistant. Metternich le lui baisse) Pour payer la guerre notre seul choix est de dévaluer notre monnaie de quatre cinquièmes.
- Emp Comment ?
- Mett La guerre est finie, Sire, et nos banquiers veulent être remboursés. Bien sûr, cela va ruiner le Trésor, réduire à zéro toutes les économies et provoquer partout mécontentement et misère. Toutefois cela ne représentera que le premier coup d'une épée à double tranchant.

Emp (Il lève son arme) Ceci est un fleuret.

Mett C'était une métaphore. Votre Majesté, l'Europe n'en peut plus. C'est pourquoi, sachant parfaitement que personne n'oserait prendre les armes contre nous, j'ai menacé de renier toutes nos dettes si nos alliés n'acceptaient pas que le Congrès pour le règlement de la paix se tienne ici, dans la cité impériale de Vienne.

Emp Ils ont accepté ?

Mett Et comment ! C'est pourquoi toutes les Cours, tous les services diplomatiques d'Europe --selon mes calculs quelque cinq dynasties régnantes et environ 200 familles princières-- vont bientôt nous envahir, et comme cela nous sera hautement profitable, financièrement parlant, je ferai en sorte que le Congrès dure aussi longtemps que possible. Grâce aux voluptueuses distractions et aux innombrables emplois qu'un tel rassemblement va créer à sa suite, les habitants de Vienne referont vite fortune, et gagneront peut-être beaucoup plus qu'il n'ont perdu pour le moment.

Emp Génial !

Mett Merci, Sire. Cela s'appelle une reprise due à la demande. Nous faisons exploser la consommation.

Emp Du calme ! Le but n'est pas de mettre la population en danger.

Mett Pardon, Sire ?

Emp Votre plan est très ingénieux. Mais pourquoi une explosion ? Evitons la violence.

Entracte

(Durant l'entracte, on entend les variations de Beethoven sur le thème de *God Save The King*)

Acte II

La lumière revient. Tous les personnages sont en scène, à l'exception de Marie-Louise et de Castlereagh.

Mael Empereur vénéré, princes et comtes, mesdames et messieurs de la Cour, diplomates ici présents ainsi que Monsieur Weiss, j'ai l'honneur de vous présenter ma toute dernière invention, le Panharmonicon, qui est un procédé mécanique de reproduction de tous les sons connus qu'un orchestre puisse produire où que ce soit dans le monde, ainsi que de plusieurs autres sons qui lui sont entièrement propres. Mon espoir est que le Panharmonicon procure bien des joies à l'Empereur. Il va jouer pour vous, aujourd'hui, une nouvelle composition particulièrement originale due à M. van Beethoven. Sans plus de cérémonie, voici *La bataille de Vitoria* ou *La symphonie de la victoire*... (Le Panharmonicon se met à jouer *La bataille de Vitoria*, un morceau très pompeux et très peu mélodique, à grand renfort de grosse caisse. Pendant son exécution, Maelzel commente la musique) Ici, l'arrivée des Français, là, l'attaque des troupes anglaises de Wellesley, Duc de Wellington à présent, bien sûr, grâce à son succès.

Tous Bravo, bravo !

Emp (La musique continue) Metternich, c'est bien là Talleyrand ? Comment peut-il être encore ambassadeur de France après la défaite de Napoléon ?

Mett D'abord prêtre, puis champion de la révolution, et maintenant représentant de la monarchie française nouvellement restaurée. "Plus ça change, plus c'est la même chose."

Tall (A l'Empereur) Majesté, après les excès de la conquête napoléonienne, Louis XVIII désire vous faire savoir que son unique souhait est de parvenir à un règlement équitable. Nous autres, Français, sommes les tenants de la légitimité établie et de l'équilibre.

Mett Pas du tout, c'est moi qui représente cela, une dynastie ininterrompue pendant cinq cents ans, et ce titre m'est cher.

Tall Nous ne demandons que les frontières naturelles de la France.

Emp (Tout le monde applaudit la fin du morceau) Metternich, n'est-ce pas magnifique ! Quel triomphe ! Bravo Monsieur van Beethoven ! Enfin une œuvre patriotique, et elle est à la hauteur de notre attente.

Beet Elle répond à votre attente ? Bonté divine, ce n'est pas du tout ce que je...

Emp Monsieur Maelzel, votre ingéniosité n'a donc pas de limites ! Si vous pouvez créer un orchestre mécanique, alors pourquoi pas un compositeur mécanique ?

Weiss Nous en avons déjà un.

- Mael Majesté, songez aux perspectives qui s'ouvrent au Panharmonicon. Une machine à musique pour chaque citoyen, la reproduction des symphonies dans chaque salon ! Ma seule requête auprès de votre Majesté est de recevoir la juste récompense d' une patente royale.
- Schu Quand faut-il l'aborder ? Dois-je le faire maintenant ?
- Holz Oui, oui, tant qu'il est de bonne humeur.
- Schu Weiss ?
- Weiss Oui, maintenant.
- Schu Sire, les membres de l'orchestre de la Cour sollicitent une audience relative à leur salaire que le comte de Metternich a considérablement réduit pendant le temps du conflit. A présent que la paix est revenue nous réclamons...
- Mett Réclamer ? Vous ?
- Schu Nous demandons la faveur de voir nos gages ramenés à leur niveau antérieur, plus une compensation pour rattraper l'importante inflation.
- Emp Est-ce vrai, Metternich ? Vous avez réduit leur salaire ?
- Mett Oui, Sire.
- Emp Il n'en est pas question. A compter d'aujourd'hui l'orchestre de la cour est, sans discussion, renvoyé ! Quel besoin d'un orchestre quand vous avez un Panharmonicon ?
- Schu Mais, votre Majesté...
- Emp Il n'y a pas de mais. Vous vous adressez à un homme qui est en possession de la seule machine à musique symphonique du monde, et il ne sera pas dit que je tourne le dos au progrès. A présent, partez.
- Weiss}
- Holz } Mais, votre Majesté...
- Mett Vous avez entendu l'Empereur. (Holz, Weiss et Schuppanzigh sortent)
- Emp Poursuivez, Metternich.
- Mett Majesté, je déclare ouvert le Congrès de Vienne. Les Nations Unies de la grande coalition contre Napoléon se fixent pour but de renforcer les principes de la religion et de la famille, de défendre l'autorité morale des souverains légitimes, de protéger les petites nations contre les conséquences de leur propre stupidité.

- Tall Bravo, bravo !
- Mett (A l'Empereur) Voyez comme tout de suite, Talleyrand tente d'entrer en grâce. C'est lui seul que je crains.
- Tall (Prend la parole) En tant que représentant de la Monarchie française restaurée, laissez-moi vous dire que nous n'aspirons qu'à une seule chose : la justice, non seulement pour les grandes, mais aussi pour les petites puissances de notre Continent. En ce qui concerne le passé, je dirai que toute guerre engagée hors des limites naturelles de la France fut uniquement une guerre de Napoléon, et non pas du peuple français.
- Mett Les travaux du Congrès établiront la volonté commune de l'Europe, représentée par l'Union des quatre puissances : Autriche, Russie, Prusse... (Lord Castlereagh entre)
- Cast Et Grande Bretagne.
- Emp Qui est cet homme ?
- Mett Lord Castlereagh. Vous n'étiez pas attendu.
- Cast En ma personne, vous voyez le premier Ministre des Affaires Etrangères britannique qui ait jamais foulé le sol du Continent.
- Emp Mais vous aviez dit...
- Mett Les événements réservent toujours des surprises.
- Cast Cela fait trop longtemps, en fait depuis que la reine Mary a perdu la possession anglaise de Calais, trop longtemps que l'Angleterre a séparé ses destinées de celles de l'Europe. Mais cette situation est révolue pour toujours, comme nous l'avons prouvé, me semble-t-il, en contribuant sans relâche à la défaite du tyran français.
- Tall Lord Castlereagh, soyez le bienvenu.
- Mett (A l'Empereur) Les ennuis ne font que commencer.
- Frau (A Castlereagh) Eh, salut, beau gosse. Qui donc es-tu ?
- Cast Que me voulez-vous ?
- Frau Que veux-tu, toi ?
- Cast Rien du tout.
- Frau Je vois parfaitement ce que tu veux, je le vois dans tes yeux.

- Mett Le Congrès fonctionnera au moyen d'une série de comités qui détermineront comment réorganiser l'Europe de façon équitable. Il y aura un Comité pour le remembrement de l'Allemagne, un autre pour l'Italie et un aussi pour la Pologne..
- Emp Et moi, je dirigerai le plus important de tous, le Comité des Divertissements. Vienne sera la maison des plaisirs de l'Europe pour célébrer notre nouvelle libération, un théâtre du faste et de la fantaisie.. Les palais de Fischer von Erlach et de Lukas von Hildebrandt resteront ouverts en permanence, les Ecuries impériales abriteront 1400 chevaux destinés aux promenades. Aujourd'hui la Signorina Bogottini dansera le ballet *Nina*, et le public pourra entendre *La bataille de Vitoria* toutes les deux heures. Je prévois aussi des excursions en traîneau vers le Weinerwald.
- Tall Si les plaisirs peuvent assurer la paix, c'est ici qu'il faut être.
- Frau Sire, êtes-vous libre?
- Emp Evidemment que je suis libre, et vous ?
- Frau En fait, je coûte très cher, mais je suis une experte.
- Emp Emmenez-moi où vous voudrez. (L'Empereur et Frau Maelzel s'apprêtent à sortir)
- Mael Où croyez-vous aller ?
- Frau Mêle-toi de tes affaires.
- Mael Plaise à votre Majesté, en ce qui concerne ma patente...
- Emp Une patente ? Pour que vous puissiez fournir un Panharmonicon au premier venu ? Certes pas, Monsieur Maelzel, il n'en est pas question, je dois posséder l'unique exemplaire...
- Mett Sire, nous devons aussi discuter de la première ébauche de traité concernant le remembrement de l'Allemagne.
- Emp Plus tard, Metternich, plus tard. (Il sort avec Frau Maelzel)
- Beet Voilà, cela règle vos projets.
- Mael Venez, nous avons à parler. (Il sort avec Beethoven)
- Cast Quels sont les problèmes ?
- Mett Si on leur refuse la Pologne, les Prussiens revendiquent la Saxe, qui leur est proche par la religion et la langue, et ils veulent aussi la rive droite du Rhin. Les petites puissances allemandes cherchent à

soutenir la Saxe, sous le prétexte que ce n'est pas à la Prusse de se servir, mais au roi de Saxe de choisir ce qu'il voudra céder.

Tall J'ai sous les yeux l'ébauche du traité, Monsieur le Comte, et elle est tout à fait insatisfaisante. Tout d'abord, pourquoi pénaliser le roi de Saxe pour son alliance avec Napoléon, alors qu'il n'avait pas le choix ? Toutes les grandes puissances et la plupart des petites, à un moment ou à un autre, ont été les alliées du tyran français.

Cast Excepté la Grande Bretagne, qui n'a jamais fléchi.

Tall Pour la plupart, ce n'était qu'une question d'opportunité Ceci est une offense à la notion de justice naturelle et ne fait pas du tout l'affaire. (Il met le traité en pièces et en jette le sol, puis il sort)

Mett Le geste inutile d'un homme aux abois. Voulez-vous m'accompagner au palais de von Erlach ? Il paraît que Catherine Bragation y sera, ainsi que Wilhelmine de Sagan.

Cast Comte Metternich, je n'ai pas fait tout ce chemin pour rivaliser dans le cœur de coquettes. Je suis venu pour assurer un juste règlement des affaires sur le Continent, indispensable à la sécurité des intérêts de mon pays. En particulier nous voulons obtenir la liberté du commerce avec Anvers par l'estuaire de la Scheldt, ainsi que l'incorporation de la Belgique dans la Hollande, pour établir un rempart contre la France.

Mett L'estuaire de la Scheldt ? Je dois en parler à Talleyrand, et lui, bien sûr, sera chez von Erlach. Pour nous autres, continentaux, Lord Castlereagh, rivaliser dans le cœur de coquettes équivaut souvent à de la diplomatie. Si je peux le battre sur ce terrain, je peux le battre sur n'importe quel autre. C'est la règle du jeu. Serviteur. (Il sort, Frau Maelzel entre)

Frau Eh, re-bonjour ! On est tout seul ?

Cast Pendant vingt-trois ans nous avons combattu Napoléon presque sans arrêt, souvent seuls, et toujours du même côté. Pourtant personne ne semble en faire cas.

Frau Si, moi.

Cast Vous ?

Frau Moi, bien sûr. J'aime qu'un homme sache ce qu'il veut. Tu vas chez von Erlach ?

Cast Pas du tout.

Frau Moi non plus.

Cast Juste pour savoir...

Frau Oui ?

- Cast Juste pour savoir, où êtes-vous allée avec l'Empereur et combien a-t-il payé ?
- Frau Pourquoi ne pas lui demander ? Je peux t'y conduire aussi.
- Cast Il faut que je parte, j'ai le courrier diplomatique à lire.
- Frau Bon, tu sais où me trouver. (Il sortent, séparément. Entrent Beethoven et Maelzel)
- Mael Je ne comprends pas votre colère.
- Beet Mais, bon sens, vous avez modifié *La bataille de Vitoria*. Jamais on ne me reproduit fidèlement. Pourquoi diable, tant de grosse caisse ? C'est vous ou moi, le compositeur ?
- Mael Beethoven, votre goût est trop raffiné. C'est moi qui connais l'esprit du public. Rappelez-vous comme ils ont applaudi.
- Beet La musique n'y était pour rien. Ce n'était que l'euphorie de la victoire.
- Mael Vous n'êtes jamais content. D'abord c'était l'orchestre qui était nul, et maintenant, vous vous plaignez de moi.
- Beet Mes œuvres sont constamment défigurées par des idiots et des incompetents.
- Mael Ces satanés aristocrates qui veulent tout garder pour eux. Nous ferions fortune si l'Empereur voulait bien m'accorder sa patente.
- Beet Je sais. Mais c'est l'Empereur qui vous paie vos gages, les miens aussi d'ailleurs. La seule chose que vous puissiez espérer c'est de vous faire payer les concerts du Panharmonicon ici, à Vienne;
- Mael Impossible. Dans sa munificence, l'Empereur exige que ces concerts soient gratuits. Quand je pense à tout mon travail ! (Frau Maelzel entre) Mon ange, ma douce...
- Frau Ce ne sont pas tes roucoulaudes qui vont me charmer. Est-ce que tu as vu l'Empereur ?
- Mael Non.
- Frau Eh bien, si tu le vois, ne lui dis pas que tu m'as vue.
- Mael Qu'est-ce que tu mijotes ?
- Frau Ma fortune. (Elle sort)
- Beet D'abord, je n'aurais jamais dû écrire *La bataille de Vitoria*.

- Mael Mais c'est votre plus grand succès public ! Vous n'êtes jamais content. Il faut que je suive ma femme. (Il sort. L'Empereur entre)
- Emp Ah, Beethoven, avez-vous vu Madame Maelzel ?
- Beet Non.
- Emp Eh bien, si vous la voyez, ne lui dites pas que vous m'avez vu. Nous jouons au chat et à la souris, mais, qui est le chat et qui est la souris, je ne sais plus. (Il sort. Entrent Holz, Weiss et Schuppanzigh)
- Schu Tiens, tiens, n'est-ce pas là le collaborateur en personne.
- Beet Que me voulez-vous ? Je n'ai pas de temps pour les imbéciles.
- Schu On est fier, pas vrai, d'avoir mis l'orchestre au chômage ?
- Beet Je n'y suis pour rien. Tout ce que j'ai fait c'est accepter de composer un morceau de musique.
- Weiss Mais d'abord, si vous ne vous étiez pas tellement plaint de nous, Maelzel n'aurait jamais fabriqué son Panharmonicon.
- Beet Reconnaissez-le, vous n'êtes pas à la hauteur. Et si je n'ai pas le choix, je n'écrirai plus que pour le piano, plutôt que de vous fournir du travail.
- Holz (Il boit) Pas à la hauteur ? Et *La bataille de Vitoria* ? C'est la pire cacophonie que j'aie jamais entendue de ma vie.
- Beet Est-ce que j'avais le choix ? L'Empereur voulait un morceau patriotique et n'en démordait pas. Mais je vois à présent que le patriotisme n'offre pas de réelle inspiration. Maelzel a rajouté presque toutes les percussions, mais de toute façon cela ne valait pas tripette.
- Holz Et alors, qu'est-ce que vous allez faire ?
- Beet A quel sujet ?
- Schu A notre sujet ! Nous avons besoin de votre aide pour retrouver notre travail. Nous avons besoin de la recommandation du Compositeur de la Cour.
- Holz Ecoutez, je reconnais que je trouve vos œuvres difficiles, et je reconnais que je pourrais les travailler davantage. Si vous nous soutenez, je promets de m'améliorer.
- Beet Vraiment ? Si je vous soutenais, j'aurais besoin en retour de votre soutien pour m'élire Maître de Chapelle. J'exigerais de diriger toutes les exécutions et d'avoir le choix exclusif du répertoire.
- Schu Vous avez notre parole.

- Beet Cependant la question demeure : que faire du Panharmonicon ? Car tant que L'Empereur l'a en sa possession, il n'a pas besoin de vous. Maintenant, disparaissez. J'essaie de travailler.
- Schu Nous autres, musiciens, devons nous tenir les coudes, Beethoven. Ces deux-là l'ont très mal pris. Holz est si bouleversé qu'il s'est mis à boire, et Weiss, y a renoncé pour la même raison ! (L'orchestre sort. Beethoven reste seul en scène. Il se met au piano et reprend la composition de *l'Opus 106*. Le bruit blanc recommence et s'intensifie. Beethoven s'arrête de composer et se tient la tête entre les mains. Le bruit blanc continue et devient assourdissant, plus fort que jamais, puis s'arrête soudain)
- Beet Ohé, ohé ! (Il plaque un accord très violent) Adieu.
- Emp (Entre) Metternich, Metternich !
- Mett (Entre) Votre Majesté.
- Emp Vous savez quoi ? Nous venons de faire une promenade, l'Impératrice, le Tsar et moi, à travers la fête foraine de Augarten, habillés en pékins pour voir si la foule nous reconnaîtrait, et ils nous ont reconnus !
- Mett L'Impératrice portait-elle quelque chose de remarquable ?
- Emp Non, juste une tiare. Vous voyez, on remarque toujours la bonne éducation. (Il va vers le Panharmonicon pour le remonter. On entend *La bataille de Vitoria*) J'aime particulièrement le passage où la cavalerie de Wellington donne la charge, c'est exaltant !
- Mett Sire, il faut que le Congrès commence à traiter les problèmes, et j'ai besoin de connaître vos intentions. Talleyrand fait campagne pour une France des frontières naturelles, c'est-à-dire le Rhin, les Alpes et les Pyrénées, mais Lord Castlereagh souhaite restreindre la France à ses anciennes frontières, il désire occuper la rive gauche du Rhin pour prévenir une éventuelle agression française. Qui dois-je soutenir ?
- Emp Je veux que tout ce qu'il y a de bon en musique puisse être joué par le Panharmonicon, j'en fais mon affaire personnelle, rien ne pourrait mieux convenir aux festivités. Le problème est : quelle musique faut-il choisir ? Dans Bach par exemple, je crois que je pencherais pour les *Concertos Brandebourgeois*, mais tous les six sont-ils indispensables ? Un peu longuets, non ? Et il y a Haendel, bien sûr. Qu'en pensez-vous ? La *Water Music*, ou *L'arrivée de la Reine de Saba* ?
- Mett Sire, mes compétences...
- Emp Quant à Haydn, je pense que le *Quatuor de l'Empereur* suffira pour le moment. Je ne veux pas me concentrer sur un seul compositeur avant d'avoir envisagé les autres. C'est une question d'équilibre.
- Mett L'équilibre des puissances, Votre Majesté, précisément. Prenez le différend entre la Russie et la Prusse au sujet de la Pologne...

- Emp C'est un vrai casse-tête, Metternich. Imaginez que l'on soit sur une île déserte et autorisé à choisir seulement quelques airs ! Et il y a encore Mozart ! Bien sûr, il est parfois un peu licencié, vous savez, c'est fou ce qu'il faut se méfier. Par exemple *Così fan tutte* est parfaitement acceptable, mais certainement pas *Les noces de Figaro*. Un monde où les serviteurs sont plus intelligents que leurs maîtres, voyez-vous ça ! Où irions-nous ?
- Mett Je n'en ai pas la moindre idée.
- Emp Et du Beethoven, est-ce qu'il nous en faut ? *La bataille de Vitoria*, d'accord, mais le reste ? Bah ! Le tempo de la 3^e *Symphonie*, par exemple, il est impossible. De toute façon, il faut que je trouve Maelzel. Maintenant que j'ai décidé quels morceaux il nous faut vraiment en premier, il doit se mettre au travail sur l'heure. (Il sort. Frau Maelzel entre)
- Mett Madame Maelzel, Il sort à l'instant. Comment vont les affaires ?
- Frau Elles marchent. Le Congrès est une manne pour un emploi tel que le mien, la journée n'y suffit pas, que ce soient les Anglais, les Français, les Italiens. Tous avec plus d'argent que de cervelle.
- Mett Cela ne m'étonne pas. Et votre mari n'y voit rien à redire ?
- Frau Je ne ramène jamais de travail à la maison. (Entre Lord Castlereagh) Ah, revoilà Lord Castlereagh. Avez-vous reçu mon message ? Huit heures.
- Cast Comte Metternich, je proteste, je suis un homme marié, et pourtant cette femme me poursuit.
- Frau Vous devriez être flatté. Je ne travaille qu'avec la crème.
- Cast Quelle est la position de L'Empereur au sujet des frontières de la France ?
- Mett Il n'a pas tranché. Cependant j'ai lu vos propositions concernant la garantie des droits maritimes de la Grande Bretagne et l'acquisition de la ville du Cap en échange de la construction de forteresses en Hollande pour contrer la menace française, et je ne suis pas convaincu. Ce que je recherche, c'est un équilibre des forces sur le Continent, de sorte qu'aucune puissance n'ait les moyens militaires d'en écraser une autre. Tandis que vous autres, Anglais, semblez ne vous soucier que de l'agression française. Il y a aussi la Russie à l'est. (Il déchire le document et en jette les morceaux sur le sol) Il y a aussi la Prusse qui a des vues sur l'Allemagne.
- Cast Si l'Autriche soutient l'idée d'une France confinée dans ses anciennes frontières, la Grande Bretagne fera tout ce qui est en son pouvoir pour contenir la Russie.
- Tall (Entre) Et comment ferez-vous, Lord Castlereagh ? La manière la plus simple de contenir la Russie à l'est est de favoriser à l'ouest une France forte, sous les Bourbons, tout en autorisant la Prusse à prendre la Pologne. La Pologne a si souvent été l'objet de la convoitise russe dans le passé.

- Mett Vraiment ? Ce n'est pas ce que vous avez dit à Catherine Bragation. Elle a soupé avec moi hier soir, en tête à tête, et m'a dit que vous étiez pratiquement prêt à voir la Pologne tomber aux griffes de la Russie.
- Tall Cela vous réussirait mieux de parler à Wilhelmine de Sagan qu'à la comtesse Bragation. J'ai du mal à imaginer que vous ayez soupé avec elle.
- Mett Non, en fait je n'ai pas essayé. Pour tout dire, j'ai été plus qu'occupé à recueillir les confidences de Julie Zichy-Festetics. On dit qu'elle est si belle qu'un homme sur cent seulement obtient ses faveurs.
- Tall Le fait est, Monsieur le Comte, que la Comtesse Bragation déforme mes propos sur la Pologne, tout simplement parce qu'elle y possède des terres et que l'autorité du Tsar lui serait hautement bénéfique. Alors que Wilhelmine a compris qu'une France forte est essentielle à l'équilibre de l'Europe, c'est pourquoi elle me soutient quand je demande des frontières naturelles. Pour ce qui est de Julie Zichy-Festetics, je ne vois pas ce qu'elle vient faire ici.
- Mett Si vous la connaissiez, vous comprendriez ce qu'elle est venue faire.
- Cast Messieurs, ce n'est pas par ces débauches clandestines que nous réorganiserons le Continent.
- Tall Quelle serait votre suggestion ?
- Cast La discussion, la consultation, le compromis. Tout ceci en plein jour, dans la salle de réunions, et non pas la nuit, furtivement, dans les salons et les boudoirs.
- Mett}
- Tall} Ce serait mortel !
- Cast Et en tant que représentant de la seule puissance qui n'ait aucun intérêt territorial direct dans les affaires du Continent, il est évident que la présidence du Congrès me revient. A partir d'aujourd'hui, la Grande Bretagne est au cœur de l'Europe.
- Mett Lord Castlereagh, la Grande Bretagne ne sera au cœur de l'Europe qu'au prix d'un séisme absolument monumental. La collaboration entre gouvernements est une chose, mais le Pas de Calais en est une autre.
- Cast Je répète que c'est à moi qu'il revient de présider le Congrès.
- Mett (Entraînant Castlereagh à part) Toute ma stratégie en serait ruinée. Pour maintenir la suprématie des quatre puissances victorieuses il est essentiel que le Congrès ne se réunisse jamais, car alors les petites puissances pourraient faire entendre leur voix. Pourquoi croyez-vous que Talleyrand soutienne leur cause ? C'est parce que, comme elles, il est exclu des vrais centres de décision. Venez, nous en parlerons plus longuement chez les Hildebrandt. (Metternich sort avec Castlereagh)
- Mess (Entre) Achetez le bulletin du Congrès, 60 florins seulement ! Toutes les nouvelles ! Examinez les problèmes : une Pologne indépendante ou bien soumise à l'autorité de la Prusse ou de la Russie ? La

France doit-elle avoir ses frontières naturelles, la Hollande verra-t-elle son indépendance garantie par la Grande Bretagne ? Toutes ces questions et aussi la liste complète des festivités. Aujourd'hui deux pièces : *Louis XIV aux pieds de Mademoiselle de La Vallière* et *Hippolyte se justifie auprès de Thésée*.

- Tall Donnez-m'en une copie. Et cet article sur le rôle de la France dans la défense des petites nations ? Non signé, bien sûr, mais parfaitement digne de foi. Demandez-vous ce qu'attendent les quatre Nations Unies pour convoquer le Congrès en séance plénière. Le feront-elles jamais ? Par ailleurs, étant donné leurs désaccords au sujet de la Saxe et de la Pologne, sont-elles véritablement unies ? (Le messenger et Talleyrand sortent. La lumière se porte sur Maelzel dans son atelier)
- Mett (Entre) Monsieur Maelzel, en commençant les négociations concernant ce Congrès, je poursuivais les réflexions que voici : pour l'Empereur l'Empire n'est qu'une vaste cour de récréation dont chaque contrée représente l'endroit où se trouve un jouet différent. En Bohême le cristal taillé, au Temesvar les étoffes et les tapisseries, et au Piémont, je n'aurais garde de l'oublier, ce sont les truffes. C'est pourquoi il me semblait que les négociations que je pourrais engager au nom de l'Empereur dépendaient entièrement des jouets dont il s'était lassé et de ceux qu'il désirait le plus à un moment donné. Cette stratégie est peut-être infantile, mais elle a le mérite de la cohérence, ce qui lui confère quelques chances de réussite. Mais voilà que je découvre que l'Empereur se désintéresse de tous ses autres joujoux et ne rêve que de votre infernale machine. Il semble prêt à tout céder sans sourciller, à part le Panharmonicon et la pièce qui l'abrite. Ce n'est pas une base valable pour une stratégie gagnante. Il faut donc que votre machine soit détruite.
- Mael Comment ?
- Mett Monsieur Maelzel, en tant que Premier Ministre de Sa Majesté l'Empereur d'Autriche, J'exige que vous m'obéissiez.
- Mael Et pour quelle raison ? L'Empereur est très fier de moi.
- Mett Sera-t-il fier, après s'être lassé du Panharmonicon, de découvrir qu'il a perdu presque tous ses royaumes ? Un désastre diplomatique nous guette.
- Mael Combien ?
- Mett Ha ha ! Dites-moi, dans vos rêves les plus fous, quel est votre plus grand désir ?
- Mael Aller en Amérique, Excellence.
- Mett Pour chercher fortune au pays de la liberté et de la démocratie ? C'est ça ? J'exècre la démocratie, pour la bonne raison que j'aime mieux courtiser l'Empereur d'Autriche que l'épicier du coin, mais si tel est votre choix, je vous l'accorde. Prix de la traversée, nourriture, logement, capital pour un nouveau départ, vous aurez tout ce que vous voulez.
- Mael Et Madame Maelzel ?

- Mett A vous de décider.
- Mael Alors, qu'elle reste en dehors de cette affaire. Je ne crois pas que ce qu'elle fait
- Mett Mais le Panharmonicon doit être hors d'usage et irréparable. Et pas d'embrouilles, c'est clair ?
- Mael Parole d'honneur.
- Mett Si vous me mentez, je vous poursuivrai jusqu'à la fin de vos jours. (Ils se serrent la main pour conclure l'accord) Bon. (Il donne une enveloppe à Maelzel) La moitié maintenant et le reste quand ce sera fait.
- Mael (S'incline) Excellence. (Il sort d'un côté. Metternich le regarde puis frappe dans ses mains. De l'autre côté entre Schuppanzigh)
- Schu Alors ?
- Mett Le Panharmonicon est de l'histoire ancienne.
- Schu Mais l'histoire n'est qu'un éternel retour.
- Mett Maelzel, lui, ne reviendra pas, et il est le seul qui puisse en construire un ou le réparer. Il part pour l'Amérique. Mais non sans avoir détruit le fruit maudit de son labeur.
- Schu L'Amérique ! Putain, comment va-t-il s'y rendre ?
- Mett C'est moi qui paye.
- Schu Si je promettais d'abandonner le violon, est-ce que vous me payeriez le voyage en Amérique ?
- Mett Ne me tentez pas.
- Schu De toute façon, quelle générosité ! Je croyais que vous l'exileriez dans quelque province reculée.
- Mett Comment aurais-je fait ? C'est le favori de l'Empereur. D'ailleurs, il ne perd rien pour attendre. Monsieur Maelzel a beaucoup d'ambition mais se connaît très mal. Si je lui laisse une entière liberté, il finira, tôt ou tard, par se détruire lui-même totalement. J'aurai ma revanche, n'ayez crainte
- Frau (Entre) Vous avez vu mon mari ?
- Mett Non, madame.
- Frau Vous mentez. Je savais bien qu'il se tramait quelque chose, si vous ne voulez pas me dire quoi, je trouverai par moi-même. (Elle sort)

- Mett Et maintenant, quels sont vos renseignements ?
- Schu Ce matin, Lord Castlereagh s'est levé à sept heures et demie et a fait une promenade au Prater. Là, il a rencontré Madame Maelzel pour qui il a commandé une voiture.
- Mett Ha, ha, j'ai de quoi l'embarrasser !
- Schu Entretiens, Catherine Bagration a reçu le Tsar à huit heures, mais il est reparti moins d'une heure après, l'air déçu et gêné.
- Mett J'en étais sûr, Elle a dû le convaincre que je reste inébranlable sur la question de la domination russe en Pologne.
- Schu Pour finir, Talleyrand a fait sa cour à Wilhelmine de Sagan entre dix heures du soir et trois heures du matin. Ensuite il est rentré et s'est relevé tôt pour rendre visite à Julie Zichy- Festschick, laquelle a refusé de le recevoir.
- Mett Bravo ! Je conserve l'ascendant. Ce n'est pas mal pour un espion novice, je vous offre le déjeuner. Je peux faire traîner ce Congrès pendant encore quelque temps, les laisser dans le noir jusqu'à ce que, par exaspération, ils s'alignent sur les exigences de l'Autriche. (Ils sortent. L'éclairage va révéler Weiss, appuyé contre un mur, en train de jouer le refrain du *Quatuor de l'Empereur*. Holz est avec lui, ivre.)
- Mess (Entre, sa voix couvre la musique) Demandez *Le bulletin du Congrès* ! Les intentions de la délégation française révélées de source sûre, les manœuvres de Castlereagh pour présider la séance plénière malgré l'opposition de l'Autriche. En supplément, la liste des divertissements du jour. Retenez votre place pour survoler le Danube en ballon avec Clausewitz. Dansez la polka au Château du Hofburg.
- Weiss Hello, Beethoven ? (L'éclairage révèle à demi Beethoven à son piano) Vous avez entendu ? (Il rejoue le refrain) Je fais des progrès, vous voyez ! Et je n'ai pas besoin d'un métronome pour me le dire. Allons, dites donc quelque chose ! (A son piano, Beethoven ne répond pas, mais continue à improviser sur un thème de l'*Opus 106*) Sale connard !
- Emp (Entre, déguisé, avec un chapeau à large bord) Je cherche une femme nommée Madame Maelzel. Bien faite, des seins superbes, succulents comme des pastèques. Vous l'avez vue ?
- Weiss Elle est occupée. Elle était ici, mais il y a des heures.
- Emp Montrez-moi ce bulletin. Ainsi les Français soutiennent les droits des petites nations, tiens donc ! Cela paraît raisonnable, mais sont-ils sincères ?
- Weiss Chacun devrait avoir droit à son propre destin. C'est ce que je dis. Ce n'est pas aux grands rois, aux puissants empereurs de décider dans quel pays je dois vivre, ou quelle langue je peux parler.
- Emp Dites-moi donc, jeune homme, c'est vous l'inventeur de ce bulletin ?

- Mess Oui.
- Emp Que faisiez-vous avant ?
- Mess J'étais le messager de l'Empereur. Mais avec la fin de la guerre, il y a beaucoup moins de messages, et j'occupe mes loisirs.
- Holz (Il est ivre) Et nous, nous étions l'orchestre impérial, mais ce salaud nous a virés. Comme ça ! On dit qu'il y a de l'argent à se faire en jouant dans les rues. Tu parles ! D'abord, on est trop nombreux.
- Mess Voulez-vous lire mon éditorial ?
- Emp Je suis sûr qu'après la guerre les finances de l'Empereur...
- Weiss Ses finances ? Et les nôtres, alors ? Il nous vire sous le prétexte que nous ne sommes pas à la hauteur, mais, dites-moi, est-ce qu'il est à la hauteur, lui, pour gouverner ? Hein ? C'est ce salaud de Metternich qui gouverne en fait. Voilà ce que je pense. (Beethoven improvise toujours)
- Emp C'est une impression, ou est-ce que ce piano joue faux ?
- Weiss (Tend l'oreille) Il joue faux.
- Holz Quelle impertinence ! Il ose nous taxer d'incompétence ! Ohé, Beethoven, votre piano joue faux. (Beethoven continue, Holz va vers lui et ferme le couvercle du piano sur ses doigts)
- Beet (Se lève) Fichez-moi la paix !
- Emp Monsieur van Beethoven, votre piano joue faux. Peut-être...
- Beet Foutez le camp, tous ! Qu'on me laisse seul.
- Holz Vous vous prenez pour qui, pour Mozart ?
- Beet Tout ce que j'essaie de faire c'est d'écrire une sonate pour piano. Pas n'importe laquelle. Une sonate qui soit la quintessence du piano, à la fois stridente et douce, ancienne et moderne, lyrique et pourtant rigoureuse. Et en tout cas, une sonate, je peux la jouer moi-même. Plus jamais Je ne composerai de cochonneries, ni pour de l'argent, ni pour l'orchestre, et sûrement pas pour le Panharmonicon.
- Emp Ah, *La bataille de Vitoria*, une merveille !
- Schu Une merveille ? Quelle sorte de crétin êtes-vous ?
- Emp Je ne m'y connais peut-être pas bien en art, mais je sais ce que j'aime.
- Holz Mais enfin, qui êtes-vous ?

- Emp Juste un voyageur de passage. Je cherche Madame Maelzel.
- Weiss On dit que c'est la pute de l'Empereur.
- Holz Vous avez de l'argent ? Je boirais bien un coup.
- Emp A mon avis, vous avez assez bu.
- Holz C'est pas à vous de le dire. J'ai à peine commencé. Vous me donnez de l'argent ou pas?
- Mess Vous ne voulez pas lire mon éditorial ? C'est le meilleur que j'aie écrit.
- Mett (Entre) Siire, Sire !
- Emp Chut ! pas maintenant, Metternich, je suis déguisé. Je me mêle au peuple pour découvrir ce qu'il pense.
- Mett De façon générale, il ne pense pas.
- Emp Au contraire, ils sont très communicatifs.
- Schu Sire ? Mais alors, vous êtes ce fichu Empereur !
- Emp Non, (Il montre Metternich) c'est cet homme qui a la folie des grandeurs. (En aparté) De quoi s'agit-il ?
- Mett J'ai réussi à récupérer le Piémont, votre Majesté.
- Emp Bravo ! Mes truffes sont de retour.
- Holz C'est vous n'est-ce pas ? L'Empereur en personne, venu pour rire de nos malheurs, voir à quoi ressemble la vie de chômeurs jetés à la rue.
- Emp Metternich, n'y a-t-il pas des asiles pour eux ?
- Mett Ce sont de vulgaires ivrognes, Sire.
- Weiss De vulgaires ivrognes ! Nous sommes l'orchestre de la Cour !
- Emp Dites, Metternich, (Il tient le bulletin)
- Mess Lisez mon éditorial.
- Emp On voit là que Talleyrand soutient le droit des petites nations à l'auto-détermination. Pourquoi y sommes-nous opposés?

Mess Justement, lisez mon éditorial.

Mett Silence, (Tirant son épée) ou je t'embroche, avec le reste de cette canaille avinée ! Votre Majesté, l'Empire autrichien est constitué d'Italiens, d'Allemands, de Serbes, de Croates, de Magyars. Si nous laissons l'auto-détermination l'emporter, notre Empire serait vite désintégré ; c'est la raison pour laquelle Talleyrand est en faveur de ce principe, ce qui lui permet de saper nos fondations tout en se rendant populaire. Où irions-nous si nous permettions aux Serbes et aux Croates de réclamer leur autonomie dans les mêmes territoires ? De plus, il nous faut aussi tenir compte de la religion, les Musulmans en Herzégovine, par exemple. (Il s'empare du bulletin que tient l'Empereur et le met en pièces qu'il répand sur le sol. Il sort avec l'Empereur)

Holz Qu'est-ce qu'il a de si spécial votre éditorial ?

Mess (Il tousse pour s'éclaircir la voix. Durant son discours tout le monde s'en va progressivement, excepté Holz qui sombre dans une stupeur éthylique) Ce sur quoi il nous faut méditer c'est la signification même du mot Europe, car c'est une chose que d'être autrichien, prussien ou français, et tout à fait une autre que d'être européen. Etre européen c'est appartenir à une famille désunie, à un continent constamment en guerre avec lui-même. Mais cela signifie aussi qu'on est l'enfant sacré de la princesse phénicienne, Europe, et de Zeus, qui l'aima d'une telle passion qu'il prit l'apparence d'un taureau pour pouvoir l'épouser. Etre européen, c'est partager la diversité de langues qui ont un lien subtil entre elles, c'est, après la nouvelle tentative avortée d'un grand meneur désireux d'unir l'Europe par la force, comprendre que les Européens sont trop complexes pour être gouvernés par une instance unique, quelle qu'elle soit. C'est comprendre la nécessité d'une alchimie, mystérieuse et équitable, entre les nationalités et les cultures. Etre européen c'est se réjouir des diversités régionales, c'est haïr la tumeur maligne du nationalisme exacerbé, qu'il soit français, allemand, serbe ou autre. Etre européen, c'est un acte de foi, c'est construire sur le sol instable du possible, c'est promouvoir le mythe d'une future coopération, sans beaucoup d'éléments historiques pour vous y encourager. Mais, qu'est-ce qu'un mythe, sinon un mensonge servant à expliquer une vérité complexe ? Car l'Europe de la violence, de l'intolérance, de la terreur et des effusions de sang ne saurait l'emporter pour toujours sur l'Europe de l'intelligence et des talents infinis, l'Europe de la raison et des lumières, de Vinci et de Galilée, de Michel-Ange, de Socrate et de Platon, l'Europe de la civilisation occidentale. L'Europe a connu la Renaissance, elle a connu la Réforme. Que ce soit par la guerre ou par la paix, ce que nous avons appris, nous l'avons appris ensemble. Etre européen c'est parler de l'avenir dans le brouhaha du présent. Etre européen c'est (Il s'aperçoit qu'il est seul) être celui que l'on n'écoute jamais. (Il sort)

Cast (Entre) Vienne, cette monstrueuse volière, Vienne !

Frau (Entre par le côté opposé et rejoint Castlereagh au milieu de la scène) Lord Castlereagh, vous revoilà. On dit que les femmes ont besoin de se sentir aimées pour faire l'amour, tandis que les hommes ont besoin de faire l'amour pour se sentir aimés. Vous me semblez faire partie de la catégorie des plus sensibles. (Elle lui prend la main) Venez avec moi. (Ils sortent. Marie-Louise entre et se dirige vers le piano de Beethoven. Elle porte des pantalons, signe d'émancipation. Elle marche sur le papier qui jonche le sol, Holz, toujours ivre, la saisit par une jambe)

- Holz Salut, la belle ! On se connaît ?
- M-L (Elle se tient raide, réservée, inflexible) Bas les pattes.
- Holz Je n'oublie jamais une tête.
- M-L Laissez-moi. (Elle continue vers le piano de Beethoven, toque dessus deux fois. Pas de réponse. La lumière révèle Beethoven qui s'est endormi au piano. Elle le secoue par les épaules pour le réveiller) Ludwig, Ludwig !
- Beet Princesse !
- M-L Je vous ai apporté du fromage et des fruits. Comment allez-vous ? Mon père dit que vous lui avez écrit des lettres.
- Beet Votre père m'a écrit des lettres. (Il lui tend un calepin pour converser par écrit) Il faut tout écrire. (Elle hésite, puis le serre dans ses bras. Elle écrit, il lit) Presque totalement. Mais c'est pas tant la surdité, c'est ce bruit dans les oreilles. (Elle écrit, il lit) Non, aujourd'hui rien, que le silence. Et puis vous êtes là. (Elle écrit, il lit et hausse les épaules en riant) Mais, du moins, j'ai répondu à sa lettre. (Elle écrit, il lit) Tout le temps. (Il fait mine de jouer du piano) Que faire d'autre ? Vous avez quitté Napoléon ?
- M-L Ne parlons pas de lui ! (Elle l'écrit)
- Beet (Il lit et rit. Il mime Napoléon arpentant l'Europe en tous sens à la tête de son armée, une main pointée en avant, l'autre dans sa vareuse) Vous n'êtes pas obligée de parler de lui. (Elle écrit, il lit) Non, pas du tout. Honnêtement cela me permet de découvrir bien des choses. Ecoutez. (Il se met à jouer une ébauche de l'*Opus 106*, mais le piano est très désaccordé. Absorbé, il continue. Marie-Louise l'arrête.) J'ai découvert ce rythme, par exemple, que j'appelle le rythme de la surdité. Vous entendez ? (Il recommence au début et insiste sur deux notes) Nous pouvons toujours jouer ensemble la bagatelle que vous avez dansée.
- M-L J'ai perdu l'entraînement.
- Beet (Continue de jouer) Ecrivez ! (Elle écrit) J'entends ces notes qui se répercutent sur le sol, j'entends par les souliers. Alors, je sais où j'en suis. Vous voyez, on peut être sourd et composer ! (Marie-Louise l'arrête de nouveau, elle écrit, il lit) Désaccordé ? De beaucoup ? (Elle écrit, il lit. Un silence puis un très grand bruit) Je suis entouré d'incompétence et le désir de perfection me consume. (L'éclairage se porte sur Metternich et l'Empereur qui font leur entrée)
- Mett Votre Majesté, le Congrès se penche sur la question des provinces italiennes.
- Emp Dites-leur qu'ils peuvent prendre tout ce qu'ils veulent, pourvu que nous ayons Parme et Plaisance, que je destine à Marie-Louise

- Mett Sans doute faut-il aussi réserver Trieste, nous avons besoin d'un accès maritime. Quelque chose ne va pas ?
- Emp C'est le Panharmonicon, Metternich, il ne marche plus.
- Mett Ce n'est pas possible, Votre Majesté !
- Emp Il faut que je trouve Maelzel.
- Mett Par ailleurs, en dehors de la question italienne, ce qui continue à dominer les débats, c'est l'épineux problème de la Saxe et de la Pologne.
- Emp (Debout devant le Panharmonicon) Quelqu'un sait-il comment fonctionne cette machine ?
- Mett Certes non, Sire.
- Emp A quoi sert ce truc-là ?
- Mett De quel truc Votre Majesté veut-elle parler ?
- Emp Ce truc, là-haut.
- Mett Ah ! Il semble que cela soit un rouage qui pivote sur un axe, mais la raison, je l'ignore.
- Emp Vous pouvez le réparer ?
- Mett Non, Sire, j'en suis incapable. Et, si je peux me permettre, il reste à régler le problème de la rive droite du Rhin. Faudrait-il la céder aux Prussiens ?
- Emp Il y a forcément quelqu'un qui sait la faire marcher !
- Mett Oui, Maelzel. Mais il est parti pour l'Amérique, à toute vitesse.
- Emp Comment ? Mais il a reçu une avance...
- Mett En droit, oui, mais de fait, même votre Majesté n'a que peu d'influence dans le Nouveau Monde.
- Emp Nous n'avons personne là-bas ?
- Mett Personne, votre Majesté.
- Emp Il est parti, comme ça ?
- Mett Avec des crédateurs à ses trousses. Du moins, c'est ce que j'ai compris.

- Emp Que la vie est morne, sans musique ! (Un silence) J'ai toujours mon violon, Beethoven pourrait peut-être me composer une petite pièce. Je lui ai écrit plusieurs lettres.
- Mett Il me semble qu'il exigerait des moyens plus étendus.
- Emp Il a le dernier cri, le Panharmonicon.
- Mett Qui est en panne, Votre Majesté.
- Emp Eh bien, il faut le réparer ! Faites-moi la courte échelle.
- Mett Votre Majesté !
- Emp Allons, c'est un ordre. (Metternich obtempère, à contre-cœur) Vous savez, Metternich, je crois que j'ai commis une erreur.
- Mett Vous, Sire ?
- Emp Oui, moi ! C'est incroyable, n'est-ce pas ? Je n'aurais pas dû renvoyer l'orchestre...
- Mett Oh, vraiment...
- Emp avant d'avoir un contrat d'entretien avec Maelzel. Dans ces conditions, il ne serait pas parti, parce qu'il aurait pu régler ses dettes. Et alors il aurait pu me réparer le Panharmonicon. J'ai donc commis une erreur, mais c'est votre faute, Metternich.
- Mett Ma faute, Sire ?
- Emp Oui. Vous auriez dû y penser le premier. C'est votre travail, penser ce que je pense, avant moi. Veillez à ce que cela ne se reproduise pas.
- Mett Oui, Sire.
- Emp Voyons ce que fait ce truc ; c'est évident, il fait tourner le machin qui entraîne la chose sur laquelle pivote l'autre machin qui tape sur la grosse caisse.
- Mett Certainement, Sire.
- Emp Et alors, pourquoi n'y avez-vous pas pensé le premier ? (Talleyrand entre)
- Mett Votre Majesté, son Excellence, l'Ambassadeur de France.
- Emp J'ai réussi ! (Le Panharmonicon joue *Le Quatuor de l'Empereur*, mais pas la version de Haydn. Une version stridente et martiale ; on pense à Hitler et au 3^e Reich) Que voulez-vous ?

- Mett Monsieur l'Ambassadeur Talleyrand demande la rive gauche du Rhin, Sire.
- Emp Je croyais que c'était la rive droite.
- Mett **†**a, c'est les Prussiens.
- Emp Que ce soit rive droite ou rive gauche, aujourd'hui, c'est impossible, je suis occupé. Allez-vous en ! (Il se met à fredonner l'air du quatuor)
- Tall Je n'accepte pas d'être traité si cavalièrement. Cette honte rejait sur tous les Français. (Il sort)
- Emp Quelle mouche le pique ?
- Mett Compliments, Sire. Vous venez d'offenser l'homme que précisément je dois ménager.
- Emp Trop content de vous être utile, Metternich. Qu'est-ce que je fabrique là-haut ? Faites-moi descendre. Nous avons d'autres chats à fouetter.
- Mett En effet, Sire. (Il fait descendre l'Empereur)
- Emp L'Europe a besoin de nous. (Marie-Louise entre) Ah, Marie-Louise, enfin de retour ! (Ils s'étreignent)
Laissez-nous, Metternich. (Metternich salue et se retire)
- M-L Qu'est-ce que c'est que ce machin ?
- Emp C'est, dans le monde entier, le seul et unique Panharmonicon. Une machine à musique.
- M-L Il y a quelque chose qui cloche, *Le Quatuor de l'Empereur* ne devrait pas sonner comme cela. Cette version me terrifie, elle est pleine de démons et de ténèbres, de cieux rougeoyants et de meurtres collectifs. Arrêtez-la ! (L'Empereur s'exécute) Je viens de voir Beethoven.
- Emp Ah, Beethoven ! Oui, il m'a envoyé une lettre.
- M-L Que disait-elle ?
- Emp C'est-à-dire que je lui ai écrit pour suggérer que je pourrais jouer du violon avec lui, et, bon, je suppose qu'il est soupe-au-lait, tu sais comment sont les artistes...
- M-L Qu'a-t-il dit ?
- Emp "Vas te faire voir, aristo de mes deux". Ce n'est pas tous les jours qu'on se permet de...
- M-L Je peux vous expliquer, mais seulement si vous êtes d'humeur charitable.
- Emp Alors, pourquoi ?

M-L Cette conduite excentrique est un masque.

Emp De quoi ?

M-L Il est sourd.

Emp Sourd ?! Tu veux dire que le Compositeur de la Cour de l'Empereur d'Autriche est dur...

M-L Ne montez pas sur vos grands chevaux. Il est sourd, Père. C'est un handicap, pas une tare.

Emp C'est pour cela que son piano est désaccordé ?

M-L Exactement. Pourtant, je lui ai parlé et il m'a dit...

Emp " Pardon ?" La bonne blague ! Beethoven disant : " Pardon ?"

M-L Père, pour une fois, au moins, arrêtez de faire l'idiot !

Emp Je fais l'idiot parce que, de cette façon, le peuple s'attend à ce que mes décisions soient mauvaises sans pouvoir me le reprocher. Quand on agit avec intelligence, la vie devient bien plus difficile. Les gens commencent à compter sur vous, à se fier à vos décisions, à vous demander des comptes.

M-L Le fait est que Beethoven craint de se faire renvoyer si vous êtes au courant.

Emp Pourquoi croit-il cela ?

M-L Peut-être parce que vous avez déjà renvoyé l'orchestre.

Emp Mais jamais je ne renverrais quelqu'un juste à cause d'une infirmité, ce serait vicieux. Les membres de l'orchestre étaient ronds comme des barriques.

M-L Ils boivent parce qu'ils n'ont rien à faire de toute la journée, ils sont furieux.

Emp Oui, ils sont en rogne. D'ailleurs, je les ai croisés...

M-L Ici, je suis chez moi, mais je reviens, et je ne reconnais rien. Vous ne pouvez pas vous conduire ainsi.

Emp Comment ?

M-L Jeter les gens à la rue.

Emp Et pourquoi pas ?

M-L Parce que vous êtes l'Empereur, et que cela manque de classe.

- Emp Vraiment ?
- M-L Oui, c'est vulgaire. On attendrait ça d'un épicier de province. Père, il est temps de vous conduire avec une réelle noblesse. Rappelez-vous votre éducation, Descartes, Voltaire...
- Emp Rousseau, *Le contrat social* ! Metternich !
- Mett (Entre) Votre Majesté ?
- Emp Que savez-vous de Rousseau ?
- Mett Pas grand chose. J'ai plus d'affinités avec Machiavel. Ah, Princesse, quel plaisir de vous revoir parmi nous. J'ai parlé avec le légat du Pape, le Cardinal Consalvi, et si vous trouviez le temps d'aller le voir, je suis certain qu'il déchirerait sur le champ votre contrat de mariage avec Napoléon. Apparemment, le ciel a inspiré quelques vices de forme au cours de la cérémonie, vous pouvez donc considérer qu'elle n'a jamais eu lieu. En revanche, avec le retour des Bourbons sur le trône, ce ne sont pas les occasions qui manquent.
- M-L Monsieur le Comte, vos occasions ne m'intéressent pas. Je suis mariée avec Napoléon, c'est avec lui que je reste.
- Emp Mais il est exilé sur un îlot minuscule !
- M-L Alors, moi aussi. Et avant que vous m'en demandiez la raison, c'est le seul moyen d'empêcher ce porc intrigant de diriger le reste de ma vie comme il l'a fait jusqu'ici de façon insidieuse. (A Metternich) Voilà la seule chose que vous imaginiez impossible de ma part.
- Emp Voilà la seule chose qu'il m'était impossible d'imaginer de ta part.
- M-L Avec moi, ça fait trois. Mais je le fais quand même. Et à moins que vous ne commenciez à faire preuve de sagesse, père, je ne reviendrai jamais. (Elle sort)
- Mett Les événements prennent une tournure inattendue.
- Emp C'est toujours le cas.
- Mett Cependant, étant donné les progrès que j'ai accomplis avec le Tsar, ce matin, au sujet de la Pologne, cette calamité n'est que mineure. Il est d'accord pour que Cracovie soit libre.
- Emp Metternich, vous ne l'avez peut-être pas remarqué, mais ma fille vient de partir rejoindre un Corse sans le sou, qui vit sur une île sans ressources et qui se trouve également être un hors-la-loi notoire aux yeux des nations. Ce n'est pas le genre de mariage qu'espérait l'Empereur d'Autriche.
- Mett Les impératifs de...

- Emp Les poules auront des dents, à en croire vos impératifs. Il y a autre chose. Il est temps de mettre fin au Congrès de Vienne. Le Tsar est amoureux, le Roi du Danemark boit, le Roi du Wurtemberg s'empiffre, le Roi de Prusse danse, le Roi de Bavière fait tout cela à la fois, et l'Empereur d'Autriche règle la note !
- Mett Oui, c'est un grand privilège.
- Emp Privilège ! Certainement pas, c'est ruineux. En plus, les domestiques russes n'ont aucune formation. Je veux que cela cesse au plus tôt, est-ce clair ?
- Mett Le Congrès est un grand stimulant pour notre économie, Sire.
- Emp Eh bien, il ne me stimule pas du tout. La paix perpétuelle, Metternich, c'est cela que nous recherchons.
- Mett Certes non, Sire; Ce que nous recherchons, c'est une période de stabilité durable. Néanmoins, il est essentiel que le règlement de la guerre passée contienne en germe les conditions de la guerre à venir. Sinon, ce serait la fin de l'Histoire, et dans ce cas, nos semblables, à vous et à moi, perdraient leur emploi.
- Emp Mon emploi ne me tracasse pas, Metternich, je suis l'Empereur.
- Mett Ce que je veux dire...
- Emp Je sais ce que vous voulez dire. Vous dites que "paix perpétuelle" et "stabilité durable" sont des notions distinctes. Ce que je dis, moi, c'est que je veux rendre cette distinction aussi indistincte que possible pour aussi longtemps que possible. C'est clair ?
- Mett Oui, Sire.
- Emp Donc, lorsque je dis "paix perpétuelle" je veux dire une période de "stabilité durable" aussi longue qu'il est permis à la fragilité humaine de la concevoir, autrement dit, il faut absolument aspirer à la paix perpétuelle pour parvenir à la moindre stabilité durable.
- Mett Oui, Sire.
- Emp En d'autres termes, il n'y a qu'un empereur ici, et ce n'est pas vous.
- Mett Non, Sire
- Emp Ce qui veut dire qu'être privilégié ne signifie pas acquérir de nouveaux privilèges, mais comprendre que l'on jouit de privilèges.
- Mett Oui, Sire.
- Emp Ce qui veut dire que ceux qui détiennent le pouvoir doivent agir selon des principes plus solides que l'intérêt personnel et le profit à court terme.

Mett Oui, Sire.

Emp Il me semble que nous avons tous oublié cela.

Mett Oui, Sire.

Emp Car je vais vous dire une chose que d'habitude, seuls, savent les Empereurs...

Mett Oui, Sire

Emp Ecoutez bien !

Mett Oui, Sire.

Emp Il existe essentiellement deux stratégies pour tenter de garder le pouvoir. La première, qui réussit de façon aléatoire, est de simuler la sottise lorsqu'on est, en fait, intelligent. La seconde, toujours désastreuse, est de simuler l'intelligence, lorsqu'on est, en fait, stupide. Car, voyez-vous, la stupidité, au moins, est inoffensive, tandis que bien trop souvent, l'intelligence est nocive.

Mett Oui, Sire.

Emp Et si vous devez passer votre temps à réorganiser l'Europe, il importe que vous compreniez cela.

Mett Oui, Sire.

Emp Car la réorganistion des continents embrouille les idées et peut bouleverser beaucoup de monde.

Mett Oui, Sire.

Emp Donc, la paix perpétuelle, Metternich. Au boulot !

Mett Oui, Sire. (Il sort. Frau Maelzel entre avec des sacs de voyage.)

Emp Gretel !

Frau Mon Roudoudou !

Emp Enfin ! Où étais-tu ?

Frau Dans les bas-fonds de la turpitude.

Emp Et ce soir ?

Frau J'en ai ma claque !

- Emp Mais j'ai payé d'avance.
- Frau Et je t'ai fait des avances ! Oh, Roudi, ne sois pas comme ça ! Vienne est en plein boom. Ces six derniers mois je me suis fait tringler jusqu'au trognon mille deux cent quatorze fois par six cent soixante deux types différents, parlant vingt-trois langues et venant de quarante-cinq pays différents, et dans au moins dix-sept positions différentes.
- Emp Dix-sept ! Je n'en ai eu que seize, quelle est l'autre ?
- Frau Tu n'avais pas les moyens.
- Emp Accorde-moi un découvert.
- Frau De plus, elle ne concerne que les pervers.
- Emp Je veux m'instruire.
- Frau J'ai pris ma retraite. Mon dégoûtant cochon de mari s'est barré pour de bon. Qu'il y reste ! Je suis riche, riche, riche, et je m'en vais.
- Emp Que vas-tu faire ?
- Frau Me nettoyer. Prendre les eaux à Baden-Baden. Ensuite j'ouvrirai une école de maintien pour jeunes filles, en Saxe. Les manières en Saxe sont tellement lamentables, il doit y avoir un marché.
- Emp Tu penses être à la hauteur ?
- Frau Absolument. Le plus gros problème pour les jeunes filles c'est les hommes, et je sais tout sur eux.
- Emp Non.
- Frau Tous des escrocs ! A l'exception de votre Majesté.
- Emp Evidemment.
- Cast (Entre, un bouquet à la main) J'ai pris ma décision. Je n'avais jamais ressenti cela pour personne. Epousez-moi.
- Frau Seigneur !
- Cast ((A genoux, lui tient les jambes) Je renonce à tout, à ma femme, à mon club, à mon siège aux Lords.
- Frau Vas te faire voir, l'Angliche, vieux crapaud.

- Emp Non, non.
- Cast (Voyant l'Empereur) Bonté divine ! Ce n'était qu'un piège, pour lire mon courrier diplomatique !
- Emp En aucun cas.
- Cast Je suis perdu !
- Emp Je vous assure, Lord Castlereagh, qu'à Vienne nous traitons toutes les affaires de braguette avec la plus absolue discrétion.
- Cast Mais il s'agit d'amour !
- Emp Courtisans, venez m'aider ! (Il entoure les épaules de Castlereagh)
- Cast Je renonce à tout, même à mon domaine du County Sligo.
- Frau Combien il vaut ?
- Emp Ne dites plus rien. Les abandons de terres sur un coup de tête peuvent coûter très cher. (Le messenger entre) Ah ! Veillez à ce que l'on raccompagne Lord Castlereagh. Qu'il prenne un bon bain, passe une bonne nuit, déjeune copieusement demain matin, et prenne la première voiture en direction d'un port pour l'Angleterre.
- Mess Bien, Sire.
- Cast Je crois que je vous aime.
- Frau Vous pensez m'aimer, mais vous n'êtes en réalité qu'un Anglais frustré qui rencontre enfin une femme à qui les fonctions du corps paraissent naturelles. On dit que quand votre reine pète c'est sa dame d'honneur qui s'excuse.
- Cast Vous me rendez fou.
- Emp Sottises. Vous avez perdu la boule au contact de notre légèreté continentale. Avec une bonne dose bien tassée de platitude anglaise, vous retrouverez vos esprits en moins de deux.
- Cast Vous ne direz rien à ma femme ?
- Frau Lord Castlereagh, je n'ai jamais rencontré votre femme, j'ai très peu de chances de jamais la rencontrer, et si vous me la présentiez, je vous demanderais d'abrégé. (Le messenger emmène Lord Castlereagh)
- Emp Quand pars-tu ?
- Frau Tout de suite.

- Emp Tu me manqueras terriblement.
- Frau Il y en aura d'autres;
- Emp Il y en aura, c'est sûr, vu le genre de relations que j'ai avec l'Impératrice. La pauvre vieille ! Tu sais qu'elle s' imagine que je vois des putes parce que j'ai de gros besoins ? Mais ça n'a rien à voir, c'est parce qu'elle n'a aucun sens de l'humour et qu'elle est frigide. L'un explique l'autre d'ailleurs. Si on ne peut pas rigoler quand on est à poil, quand est-ce qu'on le pourrait ?
- Frau Je n'en sais rien, Sire.
- Emp Moi non plus. Tu veux que je te donne des références ? "L'Empereur recommande ..."
- Frau Ce ne serait pas convenable.
- Emp Bon, je penserai à toi, et ça me fera rire.
- Frau Adieu, Sire.
- Emp Oui, adieu. Et bonne chance ! (Frau Maelzel sort. Metternich entre) Alors, c'est enfin fini ?
- Mett Votre Majesté, je tiens entre mes mains le fruit de nos labeurs. L'Acte final du Congrès de Vienne auquel il ne manque que votre très royale signature.
- Emp Enfin ! (Metternich lui présente le document, l'Empereur le signe) Et ainsi, d'un paraphe, l'Europe retrouve son unité.
- Mett Pas tout à fait, Sire. Cet Acte doit encore être ratifié par les différentes Diètes et autres Parlements, en particulier celui de la Grande Bretagne.
- Emp Qui est la preuve vivante que tout monarque sensé devrait s'en passer.
- Mett C'est exactement ce que je pense.
- Emp Néanmoins, nous avons enfin la paix et la tranquillité. C'est le retour à la vie normale.
- Mett Pas tout à fait, Sire. Les délégués de l'orchestre de la Cour sollicitent une audience.
- Emp Elle ne peut pas attendre ?
- Mett Il ne serait pas sage de paraître évasif. D'abord parce qu'ils sont bourrés de mauvais vin et ont l'humeur batailleuse, ensuite parce qu'ils se tiennent derrière la porte et pourraient bien l'enfoncer.
- Emp (Montrant le Panharmonicon) S'agit-il de cet objet ?

- Mett Oui, et de leur ré-embauche.
- Emp Que dois-je leur dire ?
- Mett Des choses conciliantes.
- Emp Si je disais : " Ne jamais virer l'orchestre, car ils se mettent à jouer pour leur propre compte" ?
- Mett Cela manquerait de décorum. Votre réconciliation doit s'accompagner d'un sérieux qui leur rappelle votre toute puissance souveraine.
- Emp Et que suggérez-vous, gros malin ?
- Mett Il n'y a qu'un Empereur, Sire, et seul un Empereur saurait quoi faire. Je les introduis. (Metternich sort et revient, suivi des musiciens et de Beethoven, qui se tient à leur tête avec Schuppanzigh)
- Schu Votre Majesté, je suis venu pour retrouver mon travail, avec tous les autres musiciens. Monsieur van Beethoven est ici pour retirer sa candidature au poste de Maître de Chapelle, car il a fini par reconnaître qu'il était sourd comme un pot.
- Beet Quoi ?
- Emp (En criant) Il dit que vous ne souhaitez pas être Maître de Chapelle.
- Beet Mais si !
- Schu Dans ce cas, l'orchestre démissionne. Ce qui est idiot, s'il vient de retrouver son emploi.
- Emp Pas encore.
- Schu Non, mais la chose est sûre. Parce que cette mécanique blasphématoire et bringuebalante ne marche pas, n'est-ce pas ? (Il donne un coup de pied dans le Panharmonicon qui se met à jouer *Le Quatuor de l'Empereur* dans le style hitlérien. Nouveau coup de pied, la machine s'arrête) Vous voyez !
- Beet Elle joue encore mieux que vous.
- Schu Répète si t'es un homme.
- Emp Messieurs, messieurs, votre Muse enflammée vous joue des tours ! Mon intention est de reprendre à mon service tous les membres de l'orchestre de la Cour aux postes qu'ils occupaient avant l'invention du Panharmonicon par M. Maelzel. De plus j'ai l'intention de créer, par Décret impérial, le nouveau poste de Maître de la Chapelle impériale, que j'attribuerai à M. van Beethoven, en hommage à sa haute réputation de chef de grande classe, mais aussi en reconnaissance de ses talents, encore plus éminents, de compositeur. Il appartiendra au Maître de la Chapelle Impériale de nommer d'autres chefs pour diriger

l'Orchestre de la Cour, ce qui permettra à M. van Beethoven de composer librement, déchargé de toute autre tâche. Qu'en dites-vous, Messieurs ?

Schu (A l'orchestre) Qu'en pensez-vous ?

Orch Cela semble acceptable.

Schu (Il crie en saluant ironiquement) M. le Maître de Chapelle Impérial.

Emp Monsieur van Beethoven ?

Beet Quoi ?

Emp (Lui criant à l'oreille) Maître de Chapelle Impérial.

Beet Combien ?

Emp Quatre cents ducats par an.

Beet Six cents

Emp Cinq cents.

Beet Cinq cent cinquante.

Emp Vous êtes dur en affaires !

Beet Je suis le meilleur.

Schu Encore une chose. (Montrant le Panharmonicon) Il faut défaire et détruire ce machin, et en brûler tous les plans.

Emp Monsieur Schuppanzigh, les grands esprits se rencontrent.

Weiss Et ce salaud de Maelzel doit être banni à vie de tout le territoire de l'Empire d'Autriche.

Mett Cela ne sera pas nécessaire. J'ai des nouvelles de M. Maelzel, d'Amérique où il est allé chercher fortune avec son invention. Sa fortune fut faite, et bien au-delà, car sur les champs de foire et autres lieux de rassemblement vulgaires, son Panharmonicon a tellement impressionné les Américains qu'ils en ont fait une production de masse. Mais bientôt, l'attrait de la nouveauté se perdant, et l'esprit républicain étant naturellement versatile, le public se lassa de sa machine. Les Américains ont une énergie considérable, mais aucun sens artistique. Maelzel s'est mis à perdre à la table de jeu tout ce qu'il avait gagné et est mort ruiné, et fou, à ce que l'on dit. (Beethoven, Schuppanzigh et les autres applaudissent)

Emp Puntion divine, peut-être.

- Holz La vérole, plus probablement.
- Emp Qu'importe. L'épisode est clos. J'ai foi en l'avenir, Messieurs. A la gloire de votre musique, moins elle sera mécanique, meilleure elle sera. Et voici ma royale conclusion : encourageons toujours le beau, le mécanique s'encourage lui-même.
- Mett Bravo, Sire, bravo.
- Emp Mais oui, Metternich. Sur ce, je déclare effective l'heureuse clôture de cette audience, ainsi que du Congrès de Vienne. Enfin, la Paix !
- Mess (Entre, hors d'haleine) Sire, sire !
- Emp Pas maintenant, sortez !
- Mess Votre Majesté, ce sont des nouvelles très urgentes.
- Emp Bon, d'accord, mais qu'elles soient bonnes !
- Mess Napoléon s'est échappé de l'île d'Elbe et rassemble ses troupes en Flandres, en un lieu dit Waterloo.
- Emp Metternich, un plan !
- Mett La haute stratégie est du ressort de l'Empereur, Sire.
- Emp Mais alors, où est-il ?

(L'éclairage baisse et l'on entend le début de la sonate *Op. 106*, *Hammerklavier* dans sa forme achevée, et sur un piano parfaitement accordé. La sonate continue pendant les saluts et la sortie de la salle)

Rideau

PANHARMONICON
OU
L'ORCHESTRE DES NATIONS

Comédie européenne

de

Michael Black

**Traduite de l'anglais
Michèle Sullivan**

Imaginez le passé et rappelez-vous l'avenir.

E.H. Carr

[L'Europe est] un tas de décombres, un charnier, un foyer de pestilence et de haine.

Winston Churchill, 1945

Les Européens possèdent en commun des légendes et des mythes, de la Grèce ou du Nord, Chrétiens ou Musulmans. Pour y vivre, il nous faut apprendre et éprouver ce que l'histoire récente de l'Europe porte de terreur et de confusion.

A.S. Byatt, 1998

L'Europe n'est pas un creuset, mais une mosaïque.

Douglas Hurd, 1997

Tout le monde croit que je lis Metternich, le soir, à la chandelle.

Henry Kissinger, 1997